

PIERRE SAUREL

La morte prend son bain



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 18

La morte prend son bain

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 419 : version 1.0

La morte prend son bain

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1982.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Crise cardiaque

Le collet de son veston relevé, André Blanchard marchait d'un pas rapide. Il s'arrêtait quelques instants, de maison en maison. Mais l'employé de l'Hydro-Québec ne paraissait pas de bonne humeur. « Maudite température, pensait-il ; si un jour je gagne à la loterie, je déménage dans le Sud. J'en ai plein le dos de cet emploi niaiseux. »

Il trouvait ennuyeux de faire le relevé des compteurs. Pourtant, plusieurs de ses compagnons aimaient ce travail.

– Tu sais pas prendre la vie du bon côté, André, lui disait-on. C'est pas tous les hommes qui ont la chance de rencontrer, tous les jours, des dizaines de petites femmes qui sont seules, à la maison.

– Si vous pensez que j’ai le temps de jaser avec elles. Faut faire notre quota de relevés. J’aime terminer ma journée tôt.

– Moi, je prends le temps de causer quelques secondes avec les femmes. Si je te disais qu’il ne se passe pas une semaine sans que j’aie une petite aventure.

André ne croyait pas ses collègues, surtout son ami Léopold, reconnu pour sa vantardise.

– On te connaît, toi : grand parleur, petit faiseur. J’aimerais ça, être un p’tit oiseau pour te suivre.

– Bon, bon j’exagère, avoua Léopold, mais je pourrais te présenter au moins cinq ou six belles femmes avec qui j’ai pas perdu mon temps. C’est facile à trouver. Parle un peu ! Toi, tu travailles trop vite.

– Léopold a raison. Moi aussi, j’en rencontre, des petites mères, prêtes à passer quelques minutes dans les bras d’un autre homme que leur mari.

– On a la job idéale pour ça, fit un autre.

Mais André, lui, préférait, une fois sa journée terminée, se rendre à sa taverne préférée pour y retrouver ses camarades. Et presque tous les jours, il se plaignait. En hiver, il faisait trop froid ; en été, trop chaud. L'automne, c'était rempli de feuilles qui parfois rendaient la chaussée très glissante et dangereuse. Quand il pleuvait, André détestait endosser son imperméable.

« On est en avril, il devrait faire plus chaud que ça. On gèle, maudit ! Il vente comme en automne. Je suis certain que, demain, je vais me réveiller avec un bon rhume ou une grippe. Ça ne me surprendrait pas, j'ai deux jours de congé. »

Il sonna à une porte, mais personne ne vint ouvrir. Il connaissait bien son travail.

Il n'avait qu'à glisser une carte, que le client devait remplir en indiquant la position des aiguilles des cadrans du compteur. D'un autre côté, le lundi, la plupart des femmes faisaient leur lavage. Et dans ce quartier populeux de la ville, les sècheuses automatiques ne semblaient pas nombreuses.

En effet, quand arrivait le printemps, la plupart des femmes préféraient étendre leur linge sur les cordes qui traversaient les ruelles à l'arrière des maisons.

– Moi, je possède une sècheuse, lui avait dit une cliente de l'Hydro, mais ça sent tellement meilleur quand le linge est étendu dehors ; et puis, ça coûte moins cher. Vous êtes en train de nous égorger avec vos prix qui montent tout le temps.

André se dirigea vers l'arrière de la maison. Et quelques secondes plus tard, il constata qu'il ne s'était pas trompé. Du linge pendait au-dessus de la ruelle, des draps, des serviettes, des sous-vêtements, il y en avait pour tous les goûts.

André sonna à la porte arrière ; mais, encore une fois, il ne reçut aucune réponse.

Il savait fort bien qu'il n'avait pas le droit d'entrer dans un logis sans qu'on lui ouvre la porte.

« Mais si elle n'est pas barrée, j'entre quand même. Je sais où sont les compteurs. Des fois, la

femme est occupée, elle n'a pas entendu sonner ou encore, elle commère au téléphone. Je me sacre des règlements. S'il fallait qu'on mette à la porte tous les employés qui font comme moi, on ne serait plus très nombreux. »

Il tourna la poignée et, aussitôt, la porte s'ouvrit. Sans hésiter, il entra dans la maison en tonnant de sa voix forte :

– Hydro-Québec, madame, dérangez-vous pas.

Il savait que le compteur était dans la salle de bains. Il traversa rapidement la cuisine. La ménagère était sûrement là car il entendait couler de l'eau, quelque part dans la maison.

« Elle doit être justement dans la salle de bains, en train de rincer du linge. »

Il entrouvrit la porte de la salle de bains et resta figé sur le seuil.

Oui, la femme était bien là. Mais elle était dans le bain, entièrement nue. L'eau coulait, mais le bain n'était pas plein. Cependant, la femme avait la tête renversée en arrière, ses cheveux touchaient l'eau. Ses yeux ouverts, le regard fixé

vers le plafond, cette main qui pendait hors du bain, tout indiquait que cette femme était morte.

André eut l'idée de s'enfuir, de quitter rapidement la maison. On lui poserait sûrement des questions. On voudrait savoir pour quelles raisons il était entré dans cette maison, même si personne ne lui avait ouvert la porte.

D'autre part, les voisins pouvaient l'avoir vu entrer. Tôt ou tard, la police apprendrait la vérité et il se trouverait dans une situation encore plus précaire.

– Si mes patrons me font des reproches, je leur dirai que tous mes compagnons de travail agissent de la même façon que moi. Il est vrai que les erreurs des autres n'excusent pas les tiennes, mais j'aime encore mieux recevoir une bonne engueulade des boss, plutôt que d'être aux prises avec la police ! »

Il hésita en apercevant l'appareil téléphonique fixé au mur de la cuisine.

« Est-ce que je serais mieux d'appeler d'ailleurs ? »

Après tout, c'était une mort naturelle, il n'y avait aucune trace de violence dans la maison. Tout paraissait normal. Selon lui, la situation était très simple : « Elle a fait son lavage cet avant-midi. Les femmes, à ce moment-là, ont très chaud. Il est donc normal qu'elle ait décidé de prendre un bain. De quoi est-elle morte ? Ça, je m'en fous comme de l'an quarante. »

Il décrocha le récepteur et appela la police, Et, à peine quatre minutes plus tard, une voiture se présentait devant la maison. Un policier en uniforme descendit pendant que son collègue demeurait au volant.

L'employé de l'Hydro alla ouvrir la porte,

– C'est vous qui avez appelé la police ?

– Oui, entrez. Je faisais ma tournée de vérification des compteurs. Les femmes me laissent toujours entrer dans la maison, elles me connaissent bien. Quand j'ai sonné, personne n'a répondu. Je suis passé par l'arrière. La porte était ouverte, je suis entré et voilà ce que j'ai découvert.

Le policier ne disait pas un mot. Il jeta un rapide coup d'œil sur la jeune femme étendue dans le bain,

– Bougez pas, je reviens.

Il allait s'éloigner lorsque Blanchard lui cria :

– Est-ce que je vais être retardé longtemps ? J'ai pas fini ma journée, moi, je dois faire un minimum d'endroits...

– C'est pas moi qui déciderai. Vous devez rester à la disposition de la justice.

Il sortit, alla causer avec son collègue, puis revint dans la maison.

– L'escouade va arriver d'ici une dizaine de minutes. On vous posera quelques questions ; ensuite, vous pourrez partir. Pour sauver du temps, je vais tout de suite établir votre identité. Vos papiers, s'il vous plaît.

*

Le sergent-déetective René Perron avait été

affecté à l'escouade des homicides, un an plus tôt, soit immédiatement après le départ de Robert Dumont, le détective qu'on appelait le Manchot.

Au tout début, Perron avait dû se contenter de travail de bureau, de la routine. Il apprenait les rudiments de son métier d'enquêteur de cette escouade spécialisée. Mais aujourd'hui, il dirigeait ses propres enquêtes.

Il entra rapidement dans la maison, suivi des spécialistes, les experts en empreintes digitales, le photographe et le médecin légiste.

– Tenez, sergent, voici mon premier rapport. J'ai pris le nom de celui qui a fait la découverte du corps. Il m'a également donné certains détails concernant l'heure de la découverte de l'incident. J'ai tout inscrit.

– Bon, donnez. Vous avez une copie ?

– Oui, répondit le policier en uniforme.

– Parfait, vous pouvez partir. Vous ferez votre rapport.

Le policier salua et sortit. Déjà, le photographe s'était mis au travail.

– Désirez-vous relever les empreintes avant que j'examine la femme ?

– Oui, c'est mieux, on ne sait jamais. Les gars, occupez-vous du bain, le robinet, tout ce qu'il y a autour. Dupuis, va t'informer auprès des voisins. Cherche à savoir le nom de la femme, celui de son mari, l'endroit où il travaille.

Blanchard s'avança, timidement.

– Sergent, fit-il après s'être éclairci la gorge, je ne voudrais pas insister, mais je dois continuer mon travail et...

Perron jeta un coup d'œil sur le rapport du policier.

– Vous vous appelez Blanchard ?

– C'est ça.

– Personne ne vous a répondu et, pourtant, vous êtes entré dans la maison. Vous ne possédez donc pas de cartes à faire remplir quand on ne vous ouvre pas ?

Blanchard se mit à rire nerveusement.

– Voyons, monsieur l'officier, vous savez bien

que tous les employés font comme moi. Quand une porte est ouverte, on entre, on relève les chiffres, ça prend trente secondes...

– Et si un vol a lieu dans cette maison, vous êtes dans de beaux draps. Vous devriez obéir à vos supérieurs, mon ami. Si on a établi des règlements, c'est pour votre propre sécurité.

– Vous n'allez pas faire un rapport contre moi ?

Perron hésita. L'homme lui semblait sympathique.

– S'il n'y a rien d'anormal, non. Espérons que c'est une mort naturelle. Mais ne partez pas tout de suite, j'ai quelques questions à vous poser.

Déjà, le médecin était penché sur le corps de la jolie victime.

– Alors, doc, qu'est-ce que vous en pensez ?

– À première vue, mort naturelle. Probablement une crise cardiaque.

– Cette femme devait être malade ?

– Probablement.

Le médecin montra une vieille guenille qui servait de bouchon pour empêcher l'eau de s'écouler.

– Cette femme a fait sa lessive. Elle devait avoir très chaud. Elle n'a pas de bouchon pour le bain. Elle a donc placé cette guenille dans le renvoi. Mais l'eau peut s'écouler quand même. Elle a donc laissé couler l'eau froide. Sans qu'elle s'en rende compte, l'eau est devenue presque glacée. Touchez. C'est suffisant, parfois, pour causer une crise.

– Mais elle n'avait qu'à faire couler l'eau chaude, s'écria le sergent.

– Exact. C'est sans doute ce qu'elle a fait avant de pénétrer dans son bain. Puis, elle s'est habituée à l'eau. Vous avez remarqué comme elle ne coulait que très peu ? Juste assez pour conserver l'eau à un bon niveau.

Perron ensuite posa d'autres questions à l'employé de l'Hydro.

– Vous savez le nom de cette femme ?

– Oui, c'est inscrit dans mes livres. Ce sont les

Aubin qui habitent ici. J'ignore le prénom de madame, mais l'homme s'appelle Edmond.

– Il y a longtemps qu'ils habitent ici ?

L'employé haussa les épaules.

– Je l'ignore. Même que je ne remarque pas suffisamment. Par exemple, j'aurais rencontré cette femme sur la rue, je ne l'aurais pas reconnue. On en voit tellement dans une journée, vous savez.

– Donc, vous ne savez rien d'autre sur ce couple ?

– Absolument rien.

– Vous pouvez partir, Blanchard. Il se peut que nous ayons besoin de vous pour l'enquête, mais je ne crois pas que ce soit nécessaire : c'est un cas de routine.

– Merci de ne pas prévenir mes patrons. On pourrait me suspendre de mon emploi.

Et l'homme sortit aussitôt pour aller continuer sa ronde. Quelques minutes plus tard, le détective Dupuis revint de chez les voisins.

– J’ai quelques renseignements. Les Aubin n’habitent ici que depuis un mois. Le couple semblait bien s’entendre. On les connaît très peu. On sait que le mari est agent d’assurances, Il fait ses tournées tous les jours, mais il revient vers cinq heures.

Le sergent jeta un coup d’œil sur sa montre,

– Deux heures vingt. Il est un peu tôt pour l’attendre.

Dans la maison, on ne trouva aucune indication susceptible d’apprendre aux policiers le nom de l’employeur d’Edmond Aubin.

– Il faudra que je revienne ici pour attendre le mari et lui annoncer la triste nouvelle. S’il y a une chose que je déteste, c’est bien ça.

Perron donna des ordres et, une demi-heure plus tard, la voiture de la morgue venait prendre livraison du corps de la victime. Le sergent, avant de quitter les lieux, laissa une note bien en vue, sur la table de la cuisine. Il demandait à Edmond Aubin de communiquer avec lui le plus tôt possible.

– On ne sait jamais. Vu qu’il est agent d’assurances, il peut rentrer plus tôt à la maison.

Mais à quatre heures de l’après-midi, Aubin n’avait pas encore téléphoné au sergent-détective Perron. Ce dernier monta donc dans sa voiture et se rendit dans le quartier où habitait le couple Aubin. Il se stationna juste devant la maison et décida de demeurer dans son automobile.

« Quand il arrivera, je le verrai. »

Le sergent était en train d’écouter les dernières nouvelles à la radio, lorsqu’une voiture vint se ranger derrière la sienne. Il était cinq heures cinq, exactement. Un homme dans la quarantaine descendit et se dirigea vers la maison. Aussitôt, le sergent ouvrit la portière et appela :

– Monsieur Aubin...

L’homme se retourna :

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

Le sergent descendit de voiture.

– Monsieur Edmond Aubin ?

– Oui.

– J’aimerais vous dire deux mots. Police ! Je suis le sergent-détective Perron.

Aubin parut mal à l’aise. Comme chez tout citoyen, même honnête, le mot « police » semait toujours une certaine inquiétude.

– Qu’est-ce que j’ai fait ?

– Mais rien, voyons. Entrons, voulez-vous ; nous serons mieux à l’intérieur pour discuter.

Aubin fit passer le policier au salon. Il appela :

– Yvette ! Je suis arrivé.

Ne recevant pas de réponse, il ajouta :

– Ma femme est peut-être en arrière. Assoyez-vous, sergent.

Mais Perron préférait demeurer debout. Il était presque aussi mal à l’aise que son vis-à-vis.

– Monsieur Aubin, votre épouse se nomme Yvette, si j’ai bien compris ?

– Oui.

– Cet après-midi, nous avons été appelés par un employé de l’Hydro-Québec...

Aubin, brusquement, devina une partie de la vérité.

– Il est arrivé quelque chose à Yvette. Dites-moi pas qu'elle s'est fait attaquer ? C'est ça, n'est-ce pas ? Il y a des maniaques partout, de nos jours. Je lui dis toujours de bien pousser le verrou de la porte arrière, quand elle est seule. Le lundi, elle fait son lavage et la porte est toujours débarrée...

Il s'arrêta brusquement, pour demander aussitôt :

– Où est-elle ? À l'hôpital ? Elle est sérieusement blessée ? Je veux la voir, allons, parlez.

Perron s'efforçait de paraître le plus calme possible.

– Votre épouse n'a pas été attaquée, monsieur Aubin, je puis vous l'assurer.

– Mais alors ?

– Elle a pris son bain, cet après-midi... et elle a eu... un malaise... un grave malaise...

– Elle n'est pas...

Le sergent ne répondit pas. Aubin venait enfin de comprendre. Il se passa la main sur le front et chancela en direction d'un large fauteuil. Il s'effondra et se prit la tête entre les mains. Perron respectait son silence.

Enfin, l'homme leva la tête et demanda d'une voix blanche :

– De quoi est-elle morte ?

– Crise cardiaque ! Vous saviez qu'elle souffrait du cœur ?

– Non, elle n'en a jamais parlé. C'est vrai que dans sa famille... son père... deux de ses frères...

Sa voix était si faible que Perron avait de la difficulté à comprendre.

– Quand est-ce arrivé ?

– Probablement vers une heure, une heure trente.

– Mais bout d'cierge, fit-il en changeant brusquement de ton, on n'aurait pas pu me prévenir plus tôt ?

– Monsieur Aubin, nous ne savions pas où

vous vous trouviez. Nous avons questionné les voisins, mais on ignorait pour quelle compagnie vous travailliez.

– Vous auriez dû regarder dans la chambre, sur la table de chevet. Il y a un petit bottin téléphonique. Mon nom y est avec celui de la compagnie, juste à côté du téléphone. À la compagnie, on aurait pu me rejoindre.

– Je n'en doute pas, mais nous n'avons pas fouillé votre chambre.

Enfin, Aubin se leva. Il se dirigea vers un petit meuble et sortit une bouteille de cognac.

– Je vous en sers un verre ?

– Non, je vous remercie ; je suis en service.

Aubin se versa une bonne rasade, qu'il avala d'un trait tout en se raclant la gorge.

– Je ne comprends pas que ce soit arrivé, dit-il. Elle était en parfaite santé. Nous avons vu le médecin la semaine dernière. Se peut-il que, le fait qu'elle soit enceinte...

Perron sursauta.

– Votre femme était enceinte ? Pourtant, le médecin ne m'en a rien dit.

– Ça se comprend, elle ne l'est que de deux mois. On le verra à l'autopsie.

– Croyez que je regrette encore plus ce qui s'est passé. Le docteur croit que l'eau trop froide peut avoir causé la crise.

– L'eau trop froide, demanda Aubin, surpris, comment ça ?

Le sergent lui parla de la guenille qui remplaçait le bouchon et de l'eau que sa femme avait laissé couler dans le bain.

Cette fois, Aubin ne comprenait plus rien.

– Comment ça, la guenille qui remplace le bouchon ? Pourquoi Yvette aurait-elle placé une guenille dans le fond du bain... ?

– Mais parce qu'elle a probablement égaré le bouchon. Nous nous sommes rendu compte que la petite chaînette qui retenait le bouchon est brisée.

Rapidement, Aubin se dirigea vers la salle de bains.

– Je le sais que cette petite chaîne est brisée et qu’il aurait fallu la remplacer en même temps que le bouchon... C’est cette guenille que ma femme avait mise dans le fond du bain ?

– Oui.

Il expliqua :

– C’est une guenille qu’on laisse ici. Si, parfois, il tombe un peu d’eau sur le plancher, on peut essuyer.

Il se pencha et glissa sa main sous le bain, à l’avant, tout près des robinets.

– Bien moi, je ne comprends plus rien.

– Comment ça ?

– Regardez !

Il avait retiré, de sous le bain, le couvercle métallique d’un pot de conserve ; et, dans le couvercle, il y avait le bouchon du bain, avec la chaînette brisée.

– Le bouchon était bien là, je ne comprends pas.

– Votre femme ne devait pas y penser.

– Mais non, c’est impossible. La chaîne était brisée, alors Yvette critiquait toujours parce qu’on ne trouvait jamais le bouchon. On ne le mettait jamais au même endroit. Ces vieilles maisons n’ont pas de douche, mais seulement un bain. Fallait donc le bouchon. C’est alors qu’Yvette a eu cette idée. Elle a mis le bouchon dans ce couvercle et on plaçait le couvercle juste là, sous le bain. Ça fait au moins un mois qu’il est là, on n’avait plus besoin de le chercher.

Le sergent Perron réfléchissait rapidement. Plusieurs questions se pressaient dans son esprit. Pourquoi madame Aubin n’a-t-elle pas pris le bouchon ? Elle savait où il se trouvait. Je trouvais curieux qu’elle n’ait pas fermé la porte de la maison à clef. Pourtant, quand on prend son bain... Aurait-elle oublié ? Et puis, qui me dit qu’elle est morte dans son bain ? Elle a pu mourir ailleurs, être transportée dans le bain. Celui qui l’a fait n’était pas au courant de l’histoire du bouchon... ou bien, il a fait mine de ne pas le savoir. »

Brusquement, le sergent Perron venait de comprendre que cette histoire qui semblait si simple, au début, se compliquait drôlement. Maintenant, il pouvait fort bien s'agir d'un meurtre, même si le médecin légiste, à ses premières constatations, avait conclu à une mort naturelle, à une crise cardiaque.

II

Amnésie

Un climat de nervosité régnait dans les bureaux de l'agence de détectives privés « Le Manchot ».

Robert Dumont questionnait Rita, sa secrétaire.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu plus tôt. Il n'est pas normal que Candy n'ait ras donné signe de vie.

– Je sais. Mais, tout de même, ça ne faisait qu'une journée. Je ne voulais pas vous inquiéter inutilement.

Mais, justement, il s'inquiétait, car il savait que si Candy était un bon détective, elle était aussi une passionnée et que parfois, elle pouvait commettre des bêtises.

– Vous voulez mon avis, boss ? intervint Michel Beaulac.

Et, sans attendre la réponse du Manchot, il poursuivit :

– D’après moi, Candy a rencontré un beau gars qui lui a fait perdre la tête. Elle a décidé de tout laisser tomber... Oh, pas pour longtemps. Vous la verrez sans doute réapparaître, dans un jour ou deux.

Mais le Manchot ne semblait pas partager l’opinion de son collaborateur.

– Elle aurait téléphoné. Jamais Candy n’a agi de cette façon.

Dumont fit un signe à Michel.

– Suis-moi dans mon bureau.

Une fois dans la pièce qui servait de bureau privé au détective, le grand Michel s’apprêta à se laisser choir dans un des fauteuils moelleux qui lui tendait les bras. Michel adorait s’étirer les jambes, poser ses pieds sur la petite table devant lui, et prendre ses aises.

– Reste debout. J’en ai pour une seconde. Le

Manchot ouvrit un tiroir de son classeur et en sortit un petit coffret de métal.

– Tu te souviens, j’ai demandé à tous mes employés, du moins, à presque tous, de me donner un double des clefs de leur appartement. Il peut arriver quelque chose, on peut avoir à se rendre chez l’un d’eux...

Le Manchot avait glissé sa main droite dans le petit coffre. Il en sortit plusieurs clefs. Chacune d’elles était bien identifiée par un carton sur lequel était inscrit le nom du propriétaire.

– Candy ! Tiens, voici la clef de son appartement. Tu vas y aller.

– Mais torrieu, si elle était là, elle aurait répondu aux appels téléphoniques. Ça fait au moins dix fois...

– Idiot, suppose qu’elle soit malade et incapable de répondre. Vite, vas-y et appelle-moi de là.

Sans répliquer, Beulac sortit aussitôt.

– Rita, faites entrer Landry.

Le détective Landry, un policier qui venait

tout juste de prendre sa retraite, avait été engagé par le Manchot pour s'occuper d'un service spécial qui venait de s'ajouter à l'agence.

Maintenant, le Manchot pouvait offrir un service de gardes de sécurité, pour certaines tâches bien précises. Il ne voulait pas avoir des dizaines d'hommes à son service ; tout au plus cinq ou six. Et c'est Landry qui s'occupait d'eux.

L'ex-policier municipal fit son rapport à son supérieur. Il allait sortir du bureau, lorsque Rita parla dans l'intercom.

– Michel est au bout du fil.

– Attends, Landry, on a peut-être des nouvelles de Candy.

Le Manchot décrocha le récepteur.

– Oui, Michel, Candy est-elle chez elle ?

– Non, patron. Personne ! Elle n'a laissé aucune note, tout est en ordre. J'ai pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouve.

– Bon, tu es en train de mener une enquête, toi ?

– C'est-à-dire que j'ai deux personnes à rencontrer cet après-midi...

– Fais ton travail habituel, moi, je me charge de Candy, je la trouverai bien.

– Je téléphonerai plus tard au bureau, pour voir si vous avez des nouvelles.

Le Manchot raccrocha.

– Que pensez-vous de cette absence, Robert ? demanda Landry.

– Je n'aime pas ça, je l'avoue. Je ne veux pas m'inquiéter inutilement, mais il est temps de faire quelque chose. Je vais prévenir la police.

– Candy est bien connue de la police, fit remarquer Landry. S'il lui était arrivé quelque chose, vous auriez été le premier prévenu.

Le Manchot avait fait exactement les mêmes déductions. Aussi, il ne s'attendait pas à ce que la police lui dise où se trouvait l'aguichante blonde.

– Je vais quand même signaler sa disparition.

Et il eut une assez longue conversation avec un officier de l'escouade des personnes

disparues.

– Vous avez appelé dans les hôpitaux ?

– Mais non, j’ai décidé de communiquer tout d’abord avec vous et...

– Nous allons faire une brève enquête, tout de suite. Puis je vous rappelle, monsieur Dumont. Il est probable que je devrai envoyer un homme à votre bureau. Il nous faudra sa photo et...

– Je sais, je sais. Rappelez-moi le plus tôt possible.

Le Manchot tenta de s’absorber dans l’étude de quelques-uns de ses dossiers qui étaient demeurés en suspens ; mais le cœur n’y était pas, il songeait continuellement à Candy. Il n’osait pas se l’avouer, mais il craignait le pire.

Lorsque la voix de Rita résonna dans le petit appareil qui reliait le détective à sa secrétaire, le Manchot bondit littéralement sur le récepteur de son appareil téléphonique.

– Monsieur Dumont, ici Bédard. Je crois avoir retrouvé mademoiselle Varin.

– Et alors ?... Est-ce qu’elle... Comment...

– Ne vous énervez pas, intervint l’agent. Évidemment, il lui est arrivé quelque chose. Elle est présentement à l’hôpital Saint-Luc. Si c’est bien elle, évidemment.

– À Saint-Luc ? s’exclama le Manchot. Mais pourquoi ? Pourquoi ne m’a-t-on pas prévenu ?

Il y eut un court silence. Le Manchot entendit le détective Bédard murmurer un merci.

– On vient de me remettre le rapport sur cette affaire. Cette fille, dont je vous parle, a été trouvée inconsciente dans une petite rue du bas de la ville. On l’a conduite à Saint-Luc. Elle n’avait sur elle aucun papier d’identité.

– Impossible, à moins que ce ne soit une agression.

– On n’a pas trouvé de sac à main non plus. Elle avait reçu un coup à la tête. Elle n’a pas subi d’autre sévice.

– Comment est-elle ?

– Les médecins disent qu’elle souffre d’une commotion cérébrale. Le coup qu’elle a reçu lui a fait perdre la mémoire.

– Quoi ?

– Elle est amnésique. Mais les médecins croient que ce ne sera que temporaire. Elle a repris conscience, mais elle ne sait pas du tout qui elle est, ni où elle se trouve. C'est le black-out complet.

– J'y vais tout de suite, s'écria le Manchot. Quelle chambre ?

Le détective de l'escouade des personnes disparues donna le numéro. Aussitôt, le Manchot sortit en coup de vent de son bureau. Il s'arrêta un moment pour expliquer la situation à Rita.

– Heureusement, ça ne semble pas très grave. Je me rends immédiatement à Saint-Luc. Essayez d'entrer en communication avec Michel, je le retrouverai là-bas.

Le Manchot sortit précipitamment, monta dans sa voiture et se dirigea vers l'est. Même s'il avait hâte d'arriver au chevet de son assistante, il était prudent, sachant fort bien qu'un léger accident ou encore l'arrestation de son véhicule par un policier trop zélé ne feraient que le retarder

davantage.

Après avoir stationné sa voiture sur le terrain, près de l'hôpital, il entra dans l'édifice. Aussitôt, il aperçut Michel.

– J'étais tout près. Je suis arrivé depuis cinq minutes, mais je me suis informé et elle semble pas être ici.

– C'est évident qu'on ignore son nom, puisqu'elle souffre d'amnésie.

Et, rapidement, le détective et son collaborateur se dirigèrent vers les ascenseurs qui devaient les conduire à l'étage où se trouvait la jolie Candy.

*

– Je n'aime pas ça du tout, murmura le sergent-détective Perron.

– Quoi ?

– Cette histoire de guenille et de bouchon... Votre femme nue... La porte arrière ouverte.. Ça

me chicotait... Maintenant, il se peut que ça change tout.

– Vous voulez dire que...

– Rien ne prouve que votre femme soit morte dans son bain. À première vue, la mort semble naturelle, mais il va falloir pousser l'enquête plus loin.

Aubin, très pâle, était devenu subitement nerveux, ses mains tremblaient légèrement.

– Vous voulez dire que... enfin, vous croyez que ma femme aurait pu être assassinée ?

– Pas nécessairement. Mais si elle n'est pas morte dans son bain, pourquoi l'a-t-on transportée ? Pour que ça ait l'air plus naturel, sans doute.

Perron jeta un coup d'œil sur les notes relevées par le policier qui avait fait la découverte du cadavre.

– Monsieur Aubin, parlez-moi donc un peu des relations entre vous et votre épouse ?

Cette fois, l'homme faillit éclater.

– Vous dépassez les limites, fit-il d'un ton exaspéré. Vous n'allez pas supposer que moi, j'aurais laissé mourir ma femme, je l'aurai mise dans le bain... Mais vous êtes fou...

Il se tut subitement.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, reprit-il au bout d'un moment. Mais, sergent, comprenez donc que je ne suis plus très jeune. Ma femme, enfin, attendait la venue d'un bébé. Ça fait longtemps que nous l'espérions. Si je m'étais rendu compte qu'elle était malade, je me serais empressé de téléphoner à mon médecin.

Perron le laissait parler. Il trouvait même curieux qu'Aubin se défende avec tant de véhémence.

– De plus, vous dites que la mort remonte à une heure de l'après-midi ? Eh bien, j'ai dîné dans un restaurant, sur la rive sud, entre midi et une heure moins quart. Ensuite, je suis allé voir un client.

– À quelle heure ?

– Mais, je ne sais pas exactement... Il pouvait

être deux heures.

– Curieux ! Vous dînez de midi à midi quarante-cinq, dites-vous, et ensuite, vous rencontrez votre client à deux heures. Qu'avez-vous fait entre une heure moins le quart et deux heures ?

Aubin s'efforçait de conserver son calme.

– Écoutez, sergent, je suis agent d'assurances. Je prends des rendez-vous, soit, mais j'ai aussi des clients éventuels que je dois rencontrer ; les gens qui écrivent ou nous téléphonent, des gens qui sont référés par des amis. Ceux-là, il vaut mieux de ne pas les appeler, les attraper au vol, vous comprenez ? Si je leur téléphone, si je leur dis que je suis agent d'assurances, ils vont refuser de me recevoir. Je me présente, dans le jour, à l'improviste. Le mari, la plupart du temps, n'est pas là et je m'efforce de convaincre la femme. Si je réussis, j'ai une bonne partie de ma vente de faite. Il est facile, par la suite, d'obtenir un rendez-vous. Entre midi quarante-cinq et disons une heure trente, j'ai tenté de visiter de ces personnes qui peuvent devenir des clients. Mais

je me suis frappé le nez à des maisons vides. Il y a des jours, comme ça. Vers une heure trente, je suis revenu à Montréal car mon rendez-vous était à deux heures.

Perron faisait un rapide calcul. « Aubin n'avait pas d'alibi. Il finit de dîner un peu avant une heure, il revient à Montréal, se rend chez lui, se querelle avec son épouse, elle a une crise cardiaque, il perd la tête. Elle pouvait se préparer à prendre son bain, alors il la met dans la baignoire et il va à son rendez-vous. « Oui, il avait amplement le temps. »

– Monsieur Aubin, je vais être franc avec vous. Je ne vous cacherai nullement le fond de ma pensée.

Et il lui fit part de ses déductions.

– Attendez, laissez-moi terminer. Une querelle de ménage, ça arrive régulièrement, c'est normal. Votre femme ne semble pas avoir été assassinée. Vous avez commis une bêtise, vous avez eu peur, soit ; mais dites la vérité et aucune accusation ne sera portée contre vous. Cette fois, Aubin éclata :

– Évidemment, ça faciliterait votre enquête que je dise ça. Mais, maudit, je ne suis quand même pas pour mentir pour vous faire plaisir. Je vous jure que j'ai vu Yvette, pour la dernière fois, ce matin, quand je suis parti pour mon travail.

– Bon, je vous crois. Votre épouse paraissait dans son état normal ?

– Mais oui, comme à l'ordinaire. Elle a préparé mon déjeuner et elle commençait son lavage lorsque j'ai quitté la maison.

Le sergent Perron eut un geste de résignation.

– Bon. Pour l'instant, nous allons nous rendre à la morgue. Vous identifierez le corps de votre épouse. Ensuite, nous poursuivrons l'enquête. Nous ne pouvons guère avancer avant d'avoir le rapport complet de l'autopsie.

Les deux hommes sortirent de la maison. Le sergent fit monter Aubin dans son automobile.

– Je vous ramènerai.

C'était la première fois qu'Aubin entra à la morgue. Il trouvait l'atmosphère lugubre. Tout était silencieux. Les gardiens paraissaient

s'ennuyer.

– Suivez-moi, messieurs, fit le préposé aux identifications.

Les trois hommes longèrent un long corridor puis, le gardien ouvrit une porte. Des portes métalliques couraient sur toute la partie inférieure du mur. Chacune de ces portes dissimulait un tiroir. C'est dans ces compartiments qu'on gardait les corps des personnes tuées accidentellement ou de façon suspecte.

– C'est un immense réfrigérateur, expliqua Perron.

L'employé vérifiait sa liste.

– Madame Yvette Aubin... n° 17. Par ici, messieurs.

Il ouvrit un tiroir. Un drap recouvrait la victime, des pieds jusqu'à la tête. Le sergent-déetective Perron souleva le drap, découvrant la figure de la morte.

– C'est bien elle ?

Aubin se pencha, et brusquement il fut pris d'un grand éclat de rire, un rire qui résonnait

péniblement dans cette vaste pièce.

Perron avait déjà vu des témoins faire des crises de larmes ; d'autres perdaient connaissance. Mais c'était la première fois que quelqu'un était pris du fou rire.

– Allons, Aubin calmez-vous. Qu'est-ce qui se passe ?

– Excusez-moi, murmura l'homme en essayant de reprendre son sérieux. C'est la nervosité, la joie...

L'employé de la morgue échangea un regard avec le sergent. « D'après moi, votre client doit hériter d'un million pour être aussi joyeux », semblaient dire ses yeux.

Aubin continuait :

– C'est pas de ma faute... C'est la réaction ! Parce que c'est pas elle ! Vous entendez, sergent ? C'est pas ma femme !

III

Identification

Le Manchot poussa la porte de la chambre et glissa la tête dans l'entrebâillement. À sa grande surprise, il aperçut Candy assise dans son lit. À part un pansement qui cachait ses jolis cheveux ronds, elle paraissait en parfaite santé.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-elle en apercevant le Manchot. Vous êtes médecin ?

Sans répondre, Robert Dumont entra, suivi de Michel, d'un médecin et d'un policier. Ils s'avancèrent vers le lit de la malade.

– Eh bien quoi ? C'est une exposition que vous voulez faire ?

Le policier demanda au Manchot :

– Vous la reconnaissez ?

– Oui, c’est bien elle, Candine Varin.

Candy sursauta :

– Oh, un instant ! Je veux pas être identifiée par n’importe qui. Je porte sûrement pas un prénom aussi ridicule.

Michel avait peine à croire ce qui se passait. Candy n’était pas changée du tout : la même voix, le même sans-gêne, mais elle ne semblait pas les reconnaître. Le grand Beaulac lui prit la main.

– Candy, regarde-moi.

– Candy ? Mais docteur, qui sont ces idiots-là ? Vous me ferez pas croire que je serais l’épouse d’un grand efflanqué comme lui ?

– Tu me reconnais pas ? Le nom de Michel Beaulac, ça te dit rien ?

– Rien du tout.

– Et moi ? demanda le Manchot en s’avançant. Tiens, regarde cette main, elle devrait te rappeler des souvenirs.

Candy toucha la prothèse du Manchot et eut

un petit sursaut.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? Du caoutchouc ?

Le policier expliqua aux deux détectives :

– C'est inutile, elle ne se souvient de rien, absolument rien. Mais puisque vous l'avez identifiée, je vais faire mon rapport. Ai-je besoin de continuer de monter la garde à la porte ?

Le Manchot réfléchit quelques secondes, puis :

– Non, conclut-il, ce ne sera pas nécessaire.

Le policier partit aussitôt. Le Manchot fit signe à Michel de parler à Candy, de tenter de lui rafraîchir la mémoire, et il se retira à l'écart avec le médecin.

– Que va-t-il se produire, docteur ?

– Nous l'ignorons. Demain, nous attendons la venue d'un éminent spécialiste du cerveau. Mais je suis persuadé que cette amnésie ne sera que temporaire. Il suffit d'être patient.

– Ça peut durer longtemps ?

– On ne sait jamais. Des jours, peut-être des

semaines, mais la mémoire peut aussi lui revenir brusquement.

– Docteur ! appela Michel.

Le Manchot et l'homme en blanc se rapprochèrent du lit.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

– Elle veut absolument se lever, elle dit qu'elle a plus mal à la tête, qu'elle se sent en parfaite santé.

Ce fut le Manchot qui tenta de la raisonner.

– Écoute bien, Candy, nous sommes tes amis. Nous ignorons complètement ce qui s'est produit. Tu as peut-être été victime d'une agression, on a sans doute voulu te voler puisqu'on a pris ton sac. Il s'agit pour toi de patienter. Demain, un spécialiste t'examinera et tout entrera dans l'ordre.

– On me dit ça depuis le matin. Moi, j'en ai plein le dos de demeurer clouée dans ce lit, clama la blonde.

– Même si vous vouliez vous lever, mademoiselle, sortir d'ici ou simplement vous

promener, vous en seriez incapable. Vous auriez des étourdissements.

– Je suis prête à vous prouver le contraire, fit-elle en faisant mine de vouloir sortir de son lit.

– Non, ne bougez pas. Si vous refusez d’obéir, je me verrai dans l’obligation de vous attacher à votre lit.

Elle sursauta :

– J’aimerais bien voir ça ! Mais qu’est-ce que j’ai fait pour qu’on me surveille de cette façon ? Suis-je une millionnaire, ou encore une meurtrière ?

– Torrieu, je viens de te le dire, tu es à l’emploi du Manchot, tu es détective, on travaille ensemble.

– Toi, tu m’as pas l’air des plus brillants. Quant à reprendre mon travail à tes côtés, j’aime autant demeurer amnésique.

Le Manchot ne put s’empêcher de sourire et il confia au médecin :

– C’est bon signe, elle réagit comme avant. Juste à ce moment, la porte s’ouvrit et une jeune

infirmière parut.

– Il y a un monsieur Robert Dumont, ici ?

– Oui, c'est moi.

– On vous demande au téléphone.

Le détective voulut suivre l'infirmière, mais elle lui montra l'appareil téléphonique qui se trouvait sur la table de chevet, près du lit de Candy.

– Vous pouvez prendre l'appel ici.

– Merci.

Le Manchot décrocha le récepteur. C'était Rita, la secrétaire.

– Il y a un visiteur pour vous, un monsieur Edmond Aubin. Il veut absolument vous voir. Il dit qu'il ne bougera pas d'ici avant que vous soyez de retour.

– Qu'est-ce qu'il désire, au juste ?

– Vous engager, il craint que la police ne l'accuse de meurtre.

Le Manchot jeta un coup d'œil sur son bracelet-montre.

– Bon, je serai au bureau dans une vingtaine de minutes.

– Comment est Candy ?

– Aucun changement, mais elle a sa connaissance. Je veux dire par là que... à part l'amnésie, elle semble en pleine forme. Je vous conterai tout ça, Rita.

Et il raccrocha.

– Faut que je retourne à mon bureau, dit-il au médecin. Toi, Michel, tu as une enquête à terminer.

– Oui, mais je reviendrai ce soir, avec Yamata.

Candy, surprise, demanda :

– Yamata ? Mais dans quelle maison de fous vivais-je donc ? Moi, je m'appelle Candine, une autre, Yamata, êtes-vous bien certain, docteur, que je suis sur la terre ?

Le Manchot s'approcha du lit.

– Nous reviendrons tous ce soir. Aie confiance, Candy, tout va rentrer dans l'ordre.

– J'espère que ça prendra pas une éternité.

Lorsqu'ils sortirent de la chambre, le Manchot et Michel causèrent quelques instants avec le médecin. Ce dernier tentait de les rassurer de son mieux.

– Elle a un très bon moral. C'est un signe excellent. Mais, si vous revenez ce soir, ne la fatiguez pas trop.

Les deux détectives privés s'éloignèrent, pour vaquer à leur travail.

Restée seule dans sa chambre, Candy avait un petit sourire malicieux sur les lèvres. « Je vais lui prouver que je suis capable de me lever, moi. »

Elle glissa ses jambes hors de son lit et, lentement, se mit sur pied. Mais comme le médecin le lui avait prédit, la chambre se mit soudain à tourner.

Elle se retint au lit pour ne pas choir au sol. Puis, petit à petit, les oscillements cessèrent. Elle se sentait beaucoup plus solide. Elle réussit à faire quelques pas. Plus les secondes s'écoulaient, plus elle était sûre d'elle-même.

« Ce médecin connaît rien. Je suis très

solide. »

Elle se rendit à la salle de bains et se lava vigoureusement la figure.

« Si je veux retrouver la mémoire, il faut que je sorte d'ici. J'ai l'impression que l'on me garde pour une raison bien précise. Je dois faire partie d'une bande ou quelque chose du genre. On a retiré le policier qui était de faction à la porte, mais c'est seulement temporaire ; on en enverra un autre. »

Elle se toucha la tête. Elle ne sentait qu'une toute petite bosse, au sommet du crâne. Elle enleva lentement les bandeaux blancs qui lui couvraient le cuir chevelu.

– Mais ils sont fous, j'ai même pas une écorchure. Une bosse, c'est tout.

Il n'y avait aucun peigne dans la salle de bains. Aussi, ce fut avec ses doigts qu'elle tenta de se démêler les cheveux. Soudain, elle entendit appeler.

– Mademoiselle, où êtes-vous ? fit une voix féminine.

– À la toilette, cria-t-elle à l’infirmière. J’ai pu me lever toute seule, je me sens très bien. Lorsque j’aurai terminé, je vous sonnerai. Inquiétez-vous pas pour moi.

Candy attendit quelques secondes, puis elle sortit de la salle de bains et se dirigea vers le petit vestiaire, à l’entrée. Elle savait que tout son linge se trouvait là.

Cinq minutes plus tard, elle était habillée. Heureusement, avant de quitter la chambre, le Manchot lui avait glissé dans la main un billet de dix dollars en lui murmurant : « Si tu as besoin de t’acheter quelque chose. »

Où irait-elle, que ferait-elle ? Elle n’en avait pas la moindre idée. Tout ce qu’elle savait, c’est qu’elle avait été attaquée dans le centre-ville. Mais elle ignorait tout de Montréal.

« Peut-être qu’en sortant, en voyant les rues, les maisons, la mémoire pourra me revenir. »

Elle glissa le billet de dix dollars dans son soutien-gorge. Sans maquillage, elle se sentait ridicule. Mais, par ailleurs, elle se disait : « Si je

reste là, ce sera pire, je deviendrai complètement folle. Et qui sait ce qui m'attend ? On peut aussi bien m'envoyer en prison. Des policiers, des détectives privés... j'aime pas ça du tout. »

Elle entrouvrit la porte de la chambre et jeta un coup d'œil dans le corridor.

« Je suis chanceuse. » En effet, là, tout près, elle venait d'apercevoir une enseigne lumineuse rouge : « Escalier. » « Espérons que je suis pas au dixième étage. »

Il n'y avait aucune infirmière en vue. Elle sortit dans le corridor et se dirigea vers l'escalier. Lorsqu'elle eut poussé la porte, elle se sentit beaucoup plus libre.

« Je vais descendre un étage ou deux... et si je suis pas rendue à la sortie, je prendrai l'ascenseur. Je cours pas le risque de rencontrer une infirmière qui me connaît, de cette façon. »

Elle se mit à descendre, lentement. Soudain, elle entendit un bruit au-dessus d'elle. La porte venait de s'ouvrir. Quelqu'un s'engageait dans l'escalier, on était peut-être déjà à sa recherche.

Elle voulut accélérer sa descente. Une marche, puis une autre. Elle approchait d'une autre porte. Mais l'escalier, brusquement, sembla se déplacer, les marches firent un bond, comme pour la frapper en pleine figure. Elle voulut se retenir à la rampe, mais ses jambes refusaient de la soutenir et elle glissa au sol, puis se mit à dégringoler les dernières marches. Elle resta étendue sur le sol, sans connaissance.

*

La veille, à la morgue, la conversation s'était poursuivie.

– Mais, si ce n'est pas votre femme, s'écria Perron, qui est-ce ?

– Hélène, ma belle-sœur, la sœur de ma femme. Elles se ressemblent un peu. C'est Hélène, vous entendez, pas Yvette.

– Que faisait-elle chez vous ? Où est votre femme ?

– Ça, je n'en sais rien, mais vous pouvez être

certain que je vais me lancer à sa recherche.

– Pas si vite, fit le sergent en l’empêchant de s’éloigner. J’ai quelques papiers à vous faire remplir.

Aubin se montrait impatient.

– Faites vite. Je vais appeler ma belle-mère ; elle sait peut-être où se trouve Yvette. Sinon, je verrai quelques-unes de ses amies et, si je la retrouve, je vous le ferai savoir aussitôt.

Ils sortirent tous de la salle frigorifique et le sergent conduisit Aubin dans un petit bureau.

– Quel est le nom de votre belle-sœur ?

– Hélène, je vous l’ai dit.

– Mais Hélène, qui ?

– Hélène Granger...

– Vous savez où elle demeure ?

– Oui, en appartement.

Et il donna l’adresse.

– Elle rendait souvent visite à votre sœur ?

– Elles se voyaient assez régulièrement. Faut

dire qu'Hélène ne s'entendait pas bien avec sa mère. Mais les deux sœurs étaient de bonnes amies.

– Vous savez son âge ?

– Elle est plus jeune que ma femme. Elle doit avoir trente et un ou trente-deux ans. Vous avez fini, sergent ? Je veux retrouver ma femme, moi.

– Bon, venez, je vais vous conduire chez vous.

– Non, non, ce n'est pas nécessaire, protesta Aubin. D'ailleurs, je ne vais pas à la maison. Je vais me rendre tout de suite chez ma belle-mère. Ensuite, je verrai. De toute façon, je communiquerai avec vous.

Lorsqu'il fut sorti de l'édifice de la morgue, Aubin s'éloigna rapidement. Il était maintenant beaucoup plus nerveux.

« Je suis certain que c'est moi que l'on accusera. La vérité éclatera, j'en suis sûr. Mais, que faisait-elle à la maison ? »

Il voulait réfléchir, mais il se sentait complètement perdu. Il lui fallait se calmer. Il entra dans une taverne, commanda deux verres de

bière et s'efforça de rassembler ses esprits.

« Yvette. Il faut tout d'abord que je sache où il est. »

Il décida d'appeler chez sa belle-mère. Il fut fort surpris lorsqu'il reconnut la voix de sa femme, à l'autre bout du fil.

– Comment, c'est toi ?

– Mais oui, Hélène t'a pas dit ?

Aubin hésita. Il valait mieux ne pas lui apprendre tout de suite la nouvelle.

« Elle pourra rester à coucher chez sa mère. Demain, il sera toujours temps. »

– Je n'ai pas vu Hélène, dit-il. Quand je suis rentré, il n'y avait personne à la maison.

Yvette soupira à l'autre bout du fil :

– Hélène n'en fera jamais d'autres. Je lui avais dit de t'attendre, ou encore de laisser une note.

– Elle a dû oublier, elle n'en a rien fait. Je me suis fait à manger, j'ai attendu, attendu, puis, quand j'ai vu que tu n'arrivais pas, j'ai pensé à appeler ta mère. Veux-tu me dire ce qui se

...passe ?

Madame Aubin expliqua :

– Ce matin, maman m’a téléphoné. Elle ne se sentait pas bien du tout. Tu sais que son diabète la rend très malade, quand elle fait des crises. Elle peut en mourir. Je ne voulais pas qu’elle reste seule. Mais j’avais commencé mon lavage, et je ne pouvais laisser la maison tout à l’envers...

– Et tu as appelé Hélène ?

– C’est ça. Je lui ai demandé de se rendre chez maman, mais elle n’a pas voulu. Toutes les deux ne se parlent plus. Alors, elle m’a proposé de venir à la maison, de terminer mon lavage et de t’attendre.

– Et ta mère, comment est-elle ?

– J’ai fait venir le médecin. La crise est maintenant passée, mais je dois la surveiller.

Dès que je le pourrai, je rentrerai à la maison.

– Pas du tout. Reste à coucher chez ta mère ; j’irai te chercher demain matin.

– Mais tu travailles !

Aubin était pris. Il bégaya :

– C'est que... enfin, il y a du nouveau.

– Mais quoi ? Tu n'as pas perdu ton emploi ?

– Non, mais demain... je prendrai un congé. Je t'expliquerai tout. Je te demande de ne pas t'énerver. C'est d'ailleurs d'excellentes nouvelles que j'ai à t'apprendre.

Il pouvait bien se permettre de lui mentir.

– Je serai très occupé ce soir. Même si tu revenais à la maison, je ne serais pas là. J'ai quelqu'un à rencontrer.

– Mais qui ?

– C'est une surprise, je te conterai tout demain matin. Ne t'inquiète pas pour moi et fais des saluts à ta mère.

Il raccrocha en poussant un soupir de soulagement. Il serait en paix pour le reste de la soirée. Il retourna à sa table et commanda d'autres verres.

À dix heures, Aubin était toujours installé à la même taverne. Il avait passablement bu et avait

même engagé la conversation avec des voisins de table.

– Moi, dit-il tout à coup, j’ai besoin de quelqu’un pour m’aider...

– On est là, nous autres, fit un des gars. C’est des hommes forts qu’il te faut ?

– Non, je suis dans le pétrin... j’suis mal pris, ça me prendrait un avocat ou encore un enquêteur.

Les gars se mirent à rire.

– C’est pas nous autres, ça !

– On n’est pas des avocats.

Un autre déclara :

– Tu devrais engager ce fameux détective privé, celui qui est manchot. Il paraît que c’est pas de la petite bière.

– Non, mais nous autres, c’est de la grosse. Emportes-en d’autres, waiter ! cria un homme du groupe.

Mais la remarque n’était pas tombée dans l’oreille d’un sourd. Une fois de retour chez lui, il

fouilla dans l'annuaire téléphonique, trouva le nom et le numéro de téléphone de l'agence du Manchot.

Il appela, mais ce fut le service téléphonique qui lui répondit pour lui apprendre que les bureaux n'ouvraient qu'à neuf heures.

Cette nuit-là, Aubin dormit très mal. Il rêva que des policiers l'entouraient, le traitaient comme un criminel et cherchaient même à lui passer la corde au cou.

À sept heures du matin, il se leva, prit sa douche, se prépara un café, puis décida de se rendre immédiatement chez sa belle-mère.

Lorsqu'il leur apprit la vérité au sujet de la mort d'Hélène, Yvette éclata en sanglots, mais madame Granger, la mère des deux femmes, ne versa pas une larme.

– Crise cardiaque, ça ne me surprend pas, dit-elle simplement. Après tout, elle a couru après, elle a mené une vie de...

– Maman, je t'en prie. Hélène est morte.

Aubin leur apprit alors que le corps était

toujours à la morgue, où l'on devait pratiquer l'autopsie.

– D'ailleurs, dit-il à son épouse, je vais te laisser à la maison et passer aux bureaux de la police. Ne t'inquiète pas, je m'occupe de tout.

Et une fois seul, Aubin s'empressa de se rendre à l'agence de détectives privés « Le Manchot ». Mais ce fut pour apprendre que Robert Dumont était absent.

– Mademoiselle, il faut que vous tentiez de le rejoindre, c'est excessivement urgent. Si je tarde trop, on me retrouvera en prison... avec peut-être une accusation de meurtre sur les épaules.

Rita décida donc d'appeler l'hôpital, où elle put parler avec son patron. Aubin, nerveusement, attendait des nouvelles.

– Monsieur Dumont sera ici dans une vingtaine de minutes, déclara enfin la secrétaire.

Aubin parut beaucoup plus rassuré. Il alla prendre place dans un fauteuil de la salle d'attente et s'alluma une cigarette.

« Si ce Manchot peut accepter de m'aider, tout devrait s'arranger. Sinon, il y aura sûrement de la casse. »

IV

Un beau salaud

Robert Dumont fit entrer son visiteur dans son bureau.

– Asseyez-vous, monsieur...

– Aubin, Edmond Aubin.

Dumont contourna son bureau, s'assit dans son fauteuil basculant et, jouant discrètement avec un stylo, il déclara :

– Je n'ai pas l'habitude d'accepter de recevoir des visiteurs sans rendez-vous. Nous sommes excessivement occupés, monsieur Aubin. Ma secrétaire m'a dit que vous craigniez d'être accusé de meurtre ?

Aubin paraissait mal à l'aise. Il esquaissa un sourire contraint.

– J'ai peut-être exagéré. Non, je ne peux pas

dire qu'il y a eu meurtre. Du moins, l'autopsie n'a pas encore été pratiquée.

– Bon, contez-moi votre histoire.

Le Manchot allongea la main droite et glissa ses doigts dans la boîte qui contenait ses cigares de La Havane. Il en alluma un, se renversa dans son fauteuil et ferma les yeux.

– Je vous écoute.

Aubin parla de la macabre découverte qu'avait faite l'employé de l'Hydro-Québec, puis de la méprise des policiers.

– Ce fut un véritable soulagement pour moi quand, à la morgue, j'ai reconnu le corps de ma belle-sœur. Ma femme est vivante, monsieur Dumont. Elle est en parfaite santé. Elle pourra avoir son bébé.

Le Manchot sembla tout à coup sortir de sa torpeur. Il secoua la cendre de son cigare, puis :

– Que craignez-vous exactement, monsieur Aubin ? demanda-t-il. Pourquoi voulez-vous retenir mes services ? Je ne vois pas du tout en quoi je puis vous être utile.

Aubin n'en pouvait plus. Il en était rendu à la partie la plus difficile, la plus délicate de son récit. Il se devait de tout dire au Manchot. Il se leva et se mit à arpenter la pièce.

– Bien, voyez-vous... C'est à propos de ma belle-sœur... Sa mort... Je crains que les policiers ne découvrent la vérité.

– Quelle vérité ?

Il s'arrêta devant le bureau du Manchot, voulut parler, bafouilla quelque chose, puis reprit sa marche saccadée.

– Monsieur Aubin, écoutez-moi bien, mon temps est précieux. Des clients, je dois en refuser tous les jours, alors...

L'homme se retourna et murmura :

– Eh bien... c'est que... Hélène, si elle ne s'entendait plus avec sa famille, c'est parce qu'elle... Enfin, elle avait plusieurs amis. Elle aimait les hommes... mariés ou pas.

Lentement, le Manchot se leva, pendant que Aubin ajoutait :

– Je sais que... tout comme ma femme... elle

était enceinte.

– Votre belle-sœur ?

– Oui.

Le Manchot était parvenu à deux pas de son client. Il le regarda froidement dans les yeux.

– Allez-y, dites-la, la vérité, avouez donc que vous êtes un beau salaud ! J'ai tout deviné, vous savez. Vous avez eu une aventure avec votre belle-sœur, Hélène. Elle vous a appris qu'elle était enceinte...

Aubin ne pouvait plus affronter le regard du détective. Il se laissa tomber dans le fauteuil et se prit la tête à deux mains.

– Je ne suis pas un avocat, monsieur Aubin, mais un détective privé. Je choisis également mes clients. J'aime qu'ils me soient sympathiques...

L'homme comprit que le Manchot allait refuser d'enquêter pour lui. Il s'écria vivement :

– Mais vous ne pouvez pas me laisser tomber. Je vous jure que je suis innocent. Je ne suis pas responsable de la mort de ma belle-sœur. Mais, voyez-vous, je ne peux pas fournir d'alibi. Les

policiers diront que je savais qu'Hélène était chez moi, que je suis allé la retrouver, qu'elle voulait peut-être me faire chanter. Alors, nous avons eu une scène, elle a eu une crise, puis j'ai maquillé le tout pour faire croire à un simple accident. Mais je n'ai pas fait ça. Je ne voulais plus voir Hélène. J'aime ma femme !

Le Manchot éclata d'un rire sinistre.

– Mais pour qui me prenez-vous ? Ne venez pas me jouer le rôle du mari qui adore sa femme ! C'est parce que vous aimez votre femme que vous la trompiez avec sa sœur ? Plus que ça : votre femme était enceinte, elle se faisait une joie de vous donner un enfant et, pendant ce temps, vous, vous alliez en faire un autre à votre belle-sœur.

– Rien ne dit que cet enfant est de moi. Je ne suis pas le seul à avoir fréquenté Hélène. J'avoue que j'ai perdu la tête. Elle prenait plaisir à m'aguicher. Elle est plus jeune que ma femme, aussi jolie, mais beaucoup mieux faite. Elle portait toujours des robes qui la moulait comme un gant. Elle était très chatte. Un soir, elle

voulait me voir, me parler de sa famille. Elle voulait que j'essaie de raccommo-der les choses entre elle et sa mère. Je ne pouvais pas refuser. Je suis allé chez elle. Nous avons bu. Elle avait beaucoup de peine, elle pleurait. Elle s'est glissée dans mes bras. Moi, je ne voulais que la consoler... Mais elle était là, tout contre moi, vêtue d'un simple déshabillé... Ce fut... enfin, notre première aventure. Mais je l'ai regretté.

– Et vous n'avez jamais eu d'autres relations avec votre belle-sœur ?

Aubin murmura :

– Si, quelquefois... Ma femme et Hélène... Enfin, ce n'était pas la même chose. Hélène, c'était une passionnée. Ma femme est beaucoup plus réservée, alors, mettez-vous à ma place...

Le Mancho-ot répliqua durement :

– Non, je ne veux pas me mettre à votre place. Je n'admets pas du tout votre conduite, Aubin. Aujourd'hui, survient un drame et vous jouez à l'innocente victime. Mais sachez que vous avez couru directement à ces malheurs-là.

Aubin s'écria :

– Mais comprenez donc que, si la police découvre la vérité, si elle apprend que j'ai eu une aventure avec Hélène... Et puis, ma femme, elle saura tout et...

– Ça, j'ai bien peur que vous ne puissiez l'empêcher en aucune façon.

Aubin se leva.

– Je voudrais tellement que tout aille bien entre Yvette et moi...

– Vous n'avez pas pris les moyens pour ça !

– Je vous jure que j'aime ma femme. Tenez, quand j'ai cru que c'était elle qui était morte, j'étais complètement bouleversé. Mais quand je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'Hélène, ce fut un soulagement, je n'ai ressenti aucune peine. Ça prouve quand même quelque chose.

Le Manchot retourna derrière son bureau. Il repassait rapidement tous les événements qui s'étaient déroulés.

– Selon moi, si la personne qui a placé votre belle-sœur dans le bain a agi de cette façon, c'est

parce qu'elle craignait autre chose. Si je cause avec quelqu'un, même si cette discussion est vive, et que cette personne meure d'une crise cardiaque, je ne perdrai pas la tête pour ça. Mais si j'ai bousculé cette personne, si je l'ai frappée, ou encore, si je l'ai jetée par terre, sans lui faire aucune marque et qu'elle ne s'est pas relevée, là, la peur pourrait s'emparer de moi, je craindrais d'être accusé de meurtre. C'est probablement ce qui a dû se passer. Mais qui savait que votre belle-sœur se rendait chez vous ?

– Personne, excepté Yvette, ma femme. Mais Hélène a pu téléphoner à quelqu'un.

– Pourquoi aurait-elle donné rendez-vous à un homme, chez vous, tandis qu'elle peut recevoir autant qu'elle veut à son appartement ? C'est ridicule.

Le Manchot reprit place dans son fauteuil.

– Supposons que j'accepte d'enquêter pour découvrir la vérité. Supposons que je travaille pour vous, bien que vous soyez le genre de client que je ne peux pas supporter, vous pouvez vous attendre à des surprises.

– Comment ça ?

Le détective se mit à crayonner sur une feuille de son bloc-notes.

– Vous vous dites innocent. Vous venez d'affirmer que, seule, votre épouse savait que votre sœur se rendait chez vous...

Aubin pâlit.

– Vous ne croyez pas qu'Yvette...

– Si votre femme a découvert la vérité, il est normal qu'elle en veuille à sa sœur qui désire lui voler son mari.

– C'est archiridicule, s'écria Aubin. Yvette ne ferait pas de mal à une mouche.

– Vous voulez que j'enquête ? Fort bien, mais je me dois de vous dire que, présentement, pour moi, il n'y a que deux suspects, votre femme et vous.

– Mais je suis innocent !

– Je ne demande qu'à vous croire. Alors, sur ma liste, fit le Manchot en soulignant le prénom d'Yvette, il ne reste plus que votre femme.

Aubin se pencha au-dessus du bureau de Dumont et frappa la feuille de son doigt.

– Et les autres, qu'est-ce que vous en faites ?

– Quels autres ?

– Les amis, les amants d'Hélène. Je vous ai dit que je n'étais pas le seul.

– Pour l'instant, ce ne sont que des inconnus. Comment les identifier ? J'ai l'impression que ce ne sera pas facile.

Enfin, le client du Manchot avoua :

– Il se peut que la police découvre le livre d'Hélène.

– Mais quel livre ?

– Elle disait pouvoir prouver que j'étais sorti avec elle, elle avait toutes les dates en note, les endroits où nous nous étions rendus, les fois que je suis allé à son appartement, les noms des motels, le voyage de fin de semaine que nous avons fait ensemble...

– Dites donc, pour une simple petite aventure, je trouve que vous vous voyiez passablement

souvent.

Le Manchot se leva.

– Nous sommes mieux de ne pas poursuivre plus longtemps notre entrevue, monsieur Aubin, car plus je cause avec vous, plus vous me devenez antipathique. J'ai votre adresse, celle de votre belle-sœur et je me mettrai en communication avec le sergent-détective Perron. Ensuite je déciderai si oui ou non j'accepterai cette enquête.

Aubin, qui se dirigeait vers la sortie, se retourna brusquement.

– Quoi ? Vous n'avez pas encore décidé si...

– Non. Si on m'apporte toutes les preuves de votre culpabilité, je n'aurai pas perdu mon temps. Vous aurez alors tout intérêt à suivre mes conseils et à vous trouver un bon avocat.

L'homme se dandinait sur une jambe, puis sur l'autre. Même si le Manchot avait ouvert la porte de son bureau, son client ne se décidait pas à la franchir.

– Vous ne m'aviez pas parlé de ce journal, au

début. Si votre belle-sœur l'a laissé bien en vue, si on l'a découvert, je préfère être dans ma peau plutôt que dans la vôtre.

– Mais j'ignore si ce journal existe réellement, s'écria Aubin.

Le Manchot laissa retomber la poignée de la porte et cette dernière se referma automatiquement.

– Mais vous venez de me dire...

– Hélène a fait mention de ce cahier de notes mais c'était peut-être pour exercer une sorte de chantage, pour m'empêcher de rompre notre liaison. Il est possible que ce journal n'ait jamais été tenu... mais...

– Qu'est-ce qu'il y a encore ?

– Elle a peut-être conservé une lettre que je lui ai écrite.

– Quand ?

– L'hiver dernier, alors que j'étais en vacances avec ma femme.

Le Manchot semblait découragé. Il recevait

bien des clients qui s'efforçaient de tout lui dire, de ne jamais rien cacher, mais cet Aubin c'était plutôt le contraire.

– Pourquoi, bon Dieu, ne m'avez-vous pas dit que cette liaison durait depuis des mois ? À vous entendre, ce n'était qu'une aventure passagère. Pourquoi lui avez-vous écrit ?

– Parce qu'à Miami, ma femme a téléphoné à sa sœur. À ce moment, j'étais absent. Yvette m'a dit qu'Hélène aurait voulu me parler, me dire bonjour. Alors, je n'ai pas perdu de temps, je lui ai écrit et j'ai envoyé cette lettre par livraison spéciale, lui demandant de ne plus parler de moi à Yvette, de ne pas chercher à me parler au téléphone...

– Et je suppose que, dans cette lettre, pour la calmer, vous deviez lui dire que vous l'aimiez, qu'il n'y avait qu'elle qui comptait pour vous ; enfin, une romance du genre, n'est-ce pas ?

Aubin, tel un coupable pris sur le fait, baissa la tête.

– Évidemment, je ne me souviens pas de tout,

mais j'ai dû écrire des choses du genre. Alors, si la police trouve cette lettre... Hélène peut l'avoir conservée.

Le Manchot conclut :

– Le contraire me surprendrait. Passez voir ma secrétaire, vous devrez payer immédiatement pour cette entrevue. Si je décide d'enquêter sur cette affaire, je vous ferai connaître mes conditions. Vous donnerez vos numéros de téléphone pour que je puisse vous rejoindre en tout temps.

– C'est que... un agent d'assurances est difficile à...

– Si tout se déroule comme je le crois, tranche le Manchot, j'ai bien l'impression que vous ne retournerez pas à votre travail de sitôt.

Et, pour la seconde fois, le Manchot ouvrit la porte afin de laisser sortir son visiteur. Mais, pour la seconde fois, ce dernier s'arrêta avant de franchir le seuil.

– Si les policiers m'interrogent ou encore m'arrêtent, vous désirez que je vous prévienne.

– Évidemment, et le plus tôt possible. Même mis sous arrestation, vous avez le droit de loger des appels.

– Enfin... je voudrais que ma femme n'apprenne pas la vérité.

– Aubin, écoutez-moi bien, fit le Manchot en le fixant dans les yeux. Je suis un détective et non pas un faiseur de miracles. Ne me demandez donc pas l'impossible.

Enfin, l'homme sortit. Aussitôt, le Manchot alla décrocher le récepteur de son appareil téléphonique. De cette façon, il pouvait causer avec Rita sans risque d'être entendu par les curieux.

– Oui, monsieur ? demanda la secrétaire.

– Obligez ce client à payer immédiatement pour l'entrevue... le maximum. Vous vérifierez ensuite avec sa banque, prenez bien tout en note.

– Bien, monsieur.

Le détective n'avait pas besoin de faire de dessins à sa secrétaire. Elle savait fort bien s'adapter à toutes les situations. Elle avait tout de

suite compris que le Manchot ne voulait pas qu'Aubin se doute qu'on parlait de lui, aussi elle ajouta :

– Sitôt que j'aurai terminé avec ce client, monsieur, j'irai prendre cette lettre en sténo.

– Merci, Rita.

Le détective s'assit à son bureau et fit un résumé complet des notes qu'il avait griffonné sur un bloc. Il transcrivit le tout dans son calepin. Soudain, on frappa à la porte de son bureau.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

Rita parut.

– Tenez, dit-elle en tendant une feuille. Vous avez son nom, les numéros de téléphone... Il trouve que vous chargez cher, d'autant plus que vous n'avez pas encore commencé l'enquête...

– Et je ne sais même pas si je l'accepterai. Travailler pour un type qui vous fait... suer, avant même d'avoir commencé, ça ne me plaît pas du tout. On est toujours responsable des gestes que l'on pose et si on agit en idiot, il est normal de payer pour.

Rita retourna à son travail et le Manchot décida de se mettre immédiatement en communication avec le sergent-détective Perron. La police avait sûrement dû se rendre à l'appartement d'Hélène Granger. Restait à savoir si on y avait trouvé certains documents pouvant incriminer Aubin.

Le détective venait à peine de saisir le téléphone, qu'il entendit Rita pousser un cri. Le Manchot bondit sur ses pieds, fonça sur la porte qu'il ouvrit à la volée.

– Candy !

– Eh bien quoi ? Me prenez-vous pour un fantôme. Rita qui a failli perdre connaissance et vous qui semblez sortir des nues.

– Mais, que fais-tu ici ? Comment se fait-il ?...

– Du calme, du calme, les amis, je vais tout vous expliquer.

V

Une fille facile

Candy s'était relevée péniblement. Elle avait mal à la tête. Un homme était là, tout près d'elle.

– Vous êtes blessée ?

– Non, rien de grave. J'ai perdu pied, je me suis frappé la tête, mais il n'y a aucun mal.

L'homme voulut blaguer :

– Y a pas à dire, vous choisissez l'endroit pour vous blesser, vous, un hôpital !

Ce mot rappela soudain à Candy l'endroit où elle se trouvait.

– L'hôpital, mais oui... je comprends, maintenant. Mais qu'est-ce que je fais ici, dans cet escalier ?

– Vous feriez mieux de voir un médecin. Une

seconde, je vais vous aider.

Candy se retrouva dans l'entrée de l'hôpital, au bras de l'inconnu. Tout ce dont elle se souvenait, c'était d'avoir été attirée dans une entrée par une femme qui criait. Elle avait voulu savoir ce qui se passait, porter secours à cette fille qui avait sans doute besoin d'aide. Elle s'était avancée et avait reçu un coup à la tête.

Et voilà que cet homme venait de lui dire qu'elle se trouvait dans un hôpital.

– Qu'a-t-il pu se passer ? Comment se fait-il que j'aie plus mon sac ?

Quelque chose l'agaçait dans son corsage. Elle glissa la main dans l'encolure de sa robe.

– Tiens de l'argent. Qu'est-ce que ça fait là ? J'ai pas l'habitude d'en cacher à cet endroit.

Elle parlait à voix basse, mais l'inconnu qui se trouvait près d'elle avait tout entendu.

– Voulez-vous que je regarde si vous en avez d'autre ?

– Vous vous croyez drôle, peut-être, répliqua aussitôt Candy. Parce que vous m'avez aidée,

faut pas croire que tout vous est permis.

– Excusez, c’était une farce.

– Plate, oui. Encore une fois, merci de m’avoir aidée ; je vais voir les médecins.

Mais elle ne voulait pas rester à l’hôpital. Elle ignorait combien de temps s’était écoulé depuis l’agression. Une seule personne pouvait le renseigner : Robert Dumont.

Elle aurait bien voulu téléphoner au bureau du Manchot, mais elle n’avait aucune pièce de monnaie. « Je vais me rendre au bureau, c’est aussi simple que ça. »

Elle sortit de l’hôpital, grimpa dans un taxi et donna l’adresse du bureau.

*

Maintenant, fit Candy après avoir terminé son récit, c’est à vous de me raconter ce qui s’est passé exactement.

– Tu as perdu la mémoire, tu es devenue

amnésique.

– Allons donc, je me souviens de tout. Je sais que j’ai perdu connaissance...

– Michel et moi sommes allés te rendre visite à l’hôpital. Pour toi, nous étions de parfaits inconnus.

– Mais ça n’a aucun sens, je me sens en pleine forme, comme si jamais j’avais été frappée. J’ai bien une petite bosse à la tête, mais je me suis fait ça en tombant.

Rita avait tout compris.

– C’est ce choc qui t’a rendu la mémoire. Tu ne te souviens pas de ce qui s’est passé à l’hôpital, mais c’est pas grave, la mémoire te reviendra graduellement.

Le Manchot, cependant, décida :

– Tu vas retourner à l’hôpital.

La plantureuse blonde protesta :

– Jamais de la vie ! Qu’est-ce que j’irais faire là ? On voudra m’examiner, me garder et moi, les hôpitaux, je déteste ça.

– Tu t’es enfuie. On doit te chercher partout.

– Eh bien, appelons-les pour les rassurer. Il doit bien y avoir un médecin qui s’occupe de mon cas ?

Le Manchot n’approuvait pas du tout l’attitude de sa collaboratrice, d’autant plus que ce retard l’empêchait d’entrer en communication avec le détective Perron.

Il fit passer Candy dans son bureau, téléphona à l’hôpital et demanda à parler au médecin qui s’occupait du cas de sa collaboratrice. Il lui raconta ensuite ce qui s’était passé.

– Mais il faut qu’elle revienne tout de suite ici, fit le médecin. Nous venons justement de lancer un avis de recherche.

– Mais puisque je vous dis qu’elle a recouvré complètement la mémoire. On la disait en parfaite santé, à l’exception de cette amnésie temporaire.

– Demandez-lui de revenir immédiatement. Nous devons procéder à des examens, signé son congé, on ne laisse pas partir des malades de cette

façon.

– Justement, docteur, elle ne veut pas retourner à l'hôpital.

– Tant pis, c'est la police qui va s'occuper d'elle. Où se trouve-t-elle présentement ? Quel est son nom véritable ?

Candy, qui écoutait la conversation, grâce au haut-parleur branché sur le téléphone du Manchot, fulminait. Elle arracha littéralement le récepteur des mains de son patron.

– Docteur, ici Candine Varin...

– Calme-toi, coupa le Manchot. Mais elle continuait, sans se préoccuper de l'interruption.

– Écoutez-moi bien. J'ai du travail à accomplir. Je vais communiquer moi-même avec les policiers. Je me sens en parfaite forme. Je comprends que j'ai perdu la mémoire à cause d'un choc, mais vous pouvez pas m'obliger, malgré moi, à retourner à l'hôpital. Je suis prête, si vous me le demandez, sur rendez-vous, à aller passer un examen ; mais j'irai pas perdre mon temps dans une chambre. Il y a des dizaines de

malades qui attendent l'hospitalisation, qui ont besoin de plus de soins que moi...

Le médecin cherchait à parler, mais Candy semblait ne pas vouloir s'arrêter. On aurait dit un candidat en pleine envolée oratoire, devant des partisans convaincus.

– Mademoiselle, s'il vous plaît, voulez-vous me laisser parler ?

– Allez-y, je vous écoute.

– Vous allez me donner votre nom et votre adresse, et je communiquerai ces renseignements aux policiers. Appelez-les de votre côté et débrouillez-vous avec eux. Maintenant, je vais vous donner un conseil, vous en ferez ce que vous voudrez. Reposez-vous, au moins aujourd'hui, et voyez votre médecin de famille. Il pourra faire venir votre dossier et jugera si vous avez d'autres examens à subir. C'est le mieux que je puisse faire.

Cette phrase sembla calmer la jolie Candy. Elle donna donc son nom, son adresse et son numéro de téléphone et promit d'appeler les

policiers.

Lorsqu'elle eut raccroché, elle se tourna vers le Manchot.

– Je leur ai dit, hein ? Il y a des gens beaucoup plus malades que moi...

– Peut-être, mais maintenant, occupe-toi de communiquer avec les policiers avant qu'on ne lance un avis de recherche. Quant à moi, je te donne congé pour la journée. Tu vas retourner chez toi et te reposer.

– Mais ça fait deux jours que je fais ça, me reposer !

– Tu vas te reposer et voir ton médecin, ce soir ou demain. Ensuite, nous aviserons. Ce sont les ordres que je te donne.

– Parfait, fit Candy avec un petit sourire en coin. J'appelle la police immédiatement.

– Fais-le à ton bureau. Moi, j'ai du travail, je suis sur une enquête et déjà en retard. Il faut que je rejoigne un policier puis, par la suite, je dois sortir.

– C'est parfait, murmura Candy en retournant

à son bureau.

Son idée était bien arrêtée. Elle ne voulait pas du tout aller s'enfermer dans son appartement. Une fois le Manchot parti, elle se mettrait au travail.

– Alors, ça s'arrange ? demanda Rita.

– Mais oui, je vais tout régler avec les policiers pour qu'on me recherche pas et, demain ou après-demain, je subirai des examens sommaires. Ce sera plus rien qu'un mauvais souvenir.

*

Le détective Perron était absent de son bureau. Lorsque le Manchot fit savoir qu'il désirait lui parler à propos de la morte découverte chez Edmond Aubin, immédiatement on voulut le transférer au bureau du chef de l'escouade, l'inspecteur Bernier.

– Non, je rappellerai le sergent-détective Perron.

– Laissez votre nom, nous lui transmettrons le message...

Mais le Manchot raccrocha, de crainte qu'on cherche à retracer l'appel.

L'inspecteur Bernier et lui, c'était toujours comme le feu et l'eau. C'est d'ailleurs à cause du malentendu existant entre les deux hommes, que Dumont avait abandonné son poste dans la police officielle.

Depuis qu'il avait ouvert son agence de détectives privés, il avait été obligé de croiser le fer avec Bernier et, chaque fois, l'inspecteur se montrait intraitable. Il ne voulait pas entendre parler de Robert Dumont ; il demandait à ses adjoints de ne pas collaborer avec le Manchot et, enfin, il le surveillait de près, ne demandant qu'à le prendre en défaut.

« S'il pouvait me faire perdre mon permis, il n'hésiterait aucunement. »

Dumont possédait l'adresse de la victime, Hélène Granger. Il pouvait donc se rendre à son appartement, chercher à obtenir des

renseignements sur elle. Plus tard, il avait bien l'intention de causer avec l'épouse d'Aubin.

Il sortit de son bureau. Candy était justement au téléphone, en train de raconter son histoire aux policiers. Dumont alla trouver Rita.

– Téléphonnez de temps à autre à l'escouade des homicides, mais ne laissez pas de message. Quand vous aurez le sergent-détective Perron au bout du fil, demandez-lui d'entrer en communication avec moi, le plus tôt possible, et faites-lui comprendre que je désire que ça reste entre nous.

Le Manchot se rendit rapidement à la maison de rapport où habitait Hélène Granger.

Il monta à l'appartement de la jeune fille, espérant peut-être y rencontrer le détective Perron. Mais, il n'y avait personne.

– C'est mademoiselle Granger que vous cherchez ?

Robert Dumont se retourna. Une grosse femme se tenait debout dans la porte de l'appartement voisin. Sachant que la mort

d'Hélène Granger n'était pas encore connue, le Manchot demanda candidement :

– Oui, savez-vous où je pourrais la trouver ?

– Probablement derrière les barreaux. Moi, ça me surprendrait pas, une fille comme elle, c'est ce que ça mérite.

– Comment ça, en prison ?

La femme fronça les sourcils et fit une grimace en se demandant si elle n'avait pas trop parlé.

– Vous êtes un de ses... amis, je suppose ?

– Pas du tout, je ne connais pas mademoiselle Granger. J'enquête sur elle. C'est à propos d'une assurance. Peut-être pouvez-vous me donner quelques détails sur sa vie privée ?

– Vous appelez ça une vie privée, vous ? Remarquez que je veux pas lui nuire, mais c'est une vie publique qu'elle menait, une vie publique comme Marie-Madeleine dans l'Évangile. Cher monsieur, si vous étiez au courant de tout ce qui se passe...

– Vous savez, parfois, on fait parvenir une

récompense à des personnes qui peuvent nous aider dans nos recherches sur nos futurs clients.

– C'est vrai ? Écoutez, si vous entriez, on serait beaucoup mieux pour causer. Dans le corridor, y en a qui peuvent nous entendre. Je connais des femmes, ici, qui écoutent toujours aux portes.

Le Manchot se glissa dans le logis de la grosse femme. Dumont connaissait bien ce genre de commère, prête à salir les réputations de toutes leurs voisines. Mais parfois, ces femmes qui parlaient beaucoup trop pouvaient laisser échapper des informations importantes pour une enquête.

La femme avait à peine fermé la porte que, déjà, sa machine à paroles se remettait à fonctionner fébrilement.

– Ça me surprend qu'elle soit pas chez elle, en plein jour. Le soir, est jamais là, puis la nuit, est rarement toute seule... Mais pas toujours avec le même, prenez-en ma parole.

Tout en continuant de parler, la femme avait

fait passer le Manchot dans le salon. Un divan, un fauteuil, une table et un appareil de télévision étaient les seuls meubles de la pièce. Le divan et le fauteuil étaient passablement neufs, mais ce dernier avait les ressorts écrasés : ce devait être le siège préféré de ce poids lourd en jupon.

– Assoyez-vous. Comme je vous disais, elle reçoit beaucoup de visiteurs. Moi, je me suis plainte au propriétaire. Ici, c'est une maison respectable et des filles à tout le monde, on n'endure pas ça. J'ai un peu connaissance de tout ce qui se passe, voyez-vous. Mon mari travaille de nuit, présentement y dort. Gênez-vous pas pour parler : le tonnerre tomberait sur la maison qu'il continuerait à ronfler. Qu'est-ce que je disais ? Ah oui, comme mon mari travaille de nuit, moi, je dors difficilement le soir ; des fois, à deux heures du matin, j'suis encore réveillée. J'ai vu des docteurs, mais y veulent pas me donner des pilules pour dormir. Mais je les connais, les docteurs, y préfèrent donner ça aux jeunes qui s'en servent comme de la drogue...

Si le Manchot ne l'avait pas arrêtée, elle aurait

sans doute continué à parler contre les médecins pendant plusieurs minutes.

– Donc, la nuit, vous dormez mal...

– C'est ça, puis c'est tranquille dans la bâtisse. Quand elle arrive puis qu'elle n'est pas seule, eh bien, je peux pas faire autrement que de l'entendre. On est voisines. Ça chuchote, ça se dit des secrets que je peux pas saisir.

– Vous ne sortez pas dans le corridor ?

– Jamais de la vie. Pour qui me prenez-vous, pour une écornifleuse ? Moi, les affaires des autres, ça me regarde pas, ils peuvent bien mener la vie qu'ils voudront, ça me fait rien. Mais j'ai des enfants et je veux pas de fille à scandale.

– Comment pouvez-vous savoir qu'elle n'a pas un ami ? Vous dites que ce n'est pas toujours le même homme ?

– C'est facile. Y a un trou dans la porte, pour voir dans le corridor. C'est un œil qu'ils appellent ça. Alors, des fois, je regarde et j'ai bien vu que des amis, elle en a plusieurs, ça, je peux vous l'assurer. La plupart du temps, je ne leur vois pas

la figure, mais un maigre et un gros, c'est pas pareil, tout comme un chauve, un homme aux cheveux noirs ou encore, un blond frisé, c'est pas la même chose.

Le Manchot conclut :

– Si je comprends bien votre idée, mademoiselle Granger serait une fille facile ?

– Et comment ! Moi, je veux pas lui nuire, vous savez ; mais puisque vous êtes enquêteur, aussi bien que vous le sachiez. D'après moi, elle travaille pas. Comme je vous le disais, dans le jour elle est toujours là. Mais aujourd'hui, y se passe quelque chose de pas catholique. Y a des policiers qui sont venus tantôt et c'est pas tout, ils devaient avoir un mandat car la concierge leur a ouvert la porte. J'ai pas questionné, j'aime mieux rien savoir. Mais on peut tirer ses conclusions, pas vrai ?

Elle mit la main dans la poche de sa robe et sortit une petite boîte.

– Prendriez-vous une gomme ?

– Non, merci.

– Je vous offrirais bien une bière, mais Vic les a toutes bues, hier. Vic, c'est mon mari. Y va retourner acheter sa douzaine quand il va se lever. Vous tombez dans le mauvais temps, juste entre deux bouteilles vides.

Elle éclata de rire, ouvrit la bouche toute grande et y laissa tomber trois ou quatre petits carrés de gomme qu'elle se mit à mastiquer avec une énergie farouche.

« Une femme qui parle comme elle, songea le Manchot, ça n'a pourtant pas besoin d'exercice. »

Maintenant, elle mastiquait avec plus de vitesse, tout en faisant claquer ses mâchoires.

– Vous voulez que je vous dise ? Je serais pas surprise si cette fille-là, elle faisait partie d'un gang. C'est pas pour rien que la police était là. Ils la soupçonnent peut-être de quelque chose. Ses amis, c'est peut-être des gars de la pègre, on sait jamais. Une chose certaine, je vais encore prévenir le propriétaire. Si elle revient ici, on déménage. Mais avant ça, je vais faire passer une pétition chez les voisines pour que la Granger sacre son camp.

Le Manchot se leva.

– La police vous a-t-elle interrogée ?

– Non et j’aurais rien dit. Vous, c’est pas pareil, c’est pour vous rendre service.

– Vous ne connaissez pas le nom de ces hommes qui allaient rendre visite à mademoiselle Granger ?

– Non, des inconnus. Mais comme je vous l’ai dit, y en avait au moins quatre. Le plus gros, lui y restait pas longtemps. Le blond, une fois, je suis restée debout jusqu’à quatre heures du matin et je l’ai pas entendu sortir. Ça devait être la même chose pour les autres.

Le Manchot se dirigea vers la sortie.

– Causiez-vous, de temps à autre, avec mademoiselle Granger ?

– Non, monsieur, c’est pas mon genre. Moi, j’suis une femme respectable.

Le Manchot allait ouvrir la porte lorsque la femme se saisit rapidement de la poignée.

– Hé ! une seconde, vous avez même pas pris

mon nom et mon adresse. Comment allez-vous faire pour m'envoyer la récompense ?

– Je viendrai vous la porter en personne. C'est tellement agréable de causer avec une personne aussi gentille.

La femme rougit de plaisir.

– Merci bien. Au moins, y a des hommes qui savent reconnaître les qualités de femmes comme moi. Merci bien, monsieur, et si vous avez besoin d'autres renseignements, gênez-vous pas : moi, j'suis là pour rendre service.

Lorsque la porte se fut refermée sur la grosse femme, le Manchot poussa un soupir de soulagement et s'éloigna rapidement, car le mastodonte devait sûrement surveiller par son judas.

« Il y a sûrement du vrai dans ce qu'elle m'a dit. Cette Hélène Granger était une fille facile et son beau-frère n'était sûrement pas son seul amant. »

Si Aubin avait déclaré que sa belle-sœur était enceinte, c'était sûrement la vérité. « Il sait fort

bien qu'on le découvrira à l'autopsie ».

Hélène, si elle avait plusieurs amants, pouvait exercer une sorte de chantage sur eux. « L'un d'entre eux en avait assez, il s'est laissé emporter, l'a sans doute frappée et, constatant qu'elle ne reprenait pas connaissance, il a décidé de la mettre dans le bain, afin de laisser croire qu'elle était morte noyée. Mais pourquoi cet homme est-il allé rencontrer Hélène chez les Aubin ? Pourquoi lui aurait-elle donné rendez-vous chez sa sœur ? Ça ne tient pas debout. Non, il y a quelque chose qui ne va pas dans toute cette histoire. »

Et, malgré lui, le détective soupçonnait toujours Aubin de lui avoir menti. Ça n'aurait pas été la première fois qu'un criminel engage un détective privé pour tenter de faire retomber la responsabilité de son crime sur les épaules d'un autre.

Puisque les policiers s'étaient rendus chez Hélène, il était inutile de fouiller l'appartement.

Il retourna à sa voiture, prit le téléphone et appela au bureau.

– Avez-vous pu rejoindre le sergent-détective Perron ? demanda-t-il à Rita.

– Non, j’ai téléphoné à deux reprises et il est toujours absent, mais on l’attend bientôt. Par contre, monsieur Aubin a rappelé. Il voulait vous voir le plus tôt possible ; il avait autre chose à vous dire, quelque chose de très important. J’ai tenté de vous rejoindre, mais ça ne répondait pas.

– Bon, où puis-je le rencontrer ?

– Inutile, Candy s’en est chargée !

Le Manchot bondit.

– Quoi ? Mais elle devait retourner chez elle et...

– Elle m’a dit qu’elle était très bien, qu’elle voulait travailler. Comme c’était urgent, j’ai pensé bien faire. J’avais toutes les notes sur Aubin, je lui ai remis les coordonnées et elle est allée au rendez-vous.

Le Manchot jura à voix basse.

– Je vais lui apprendre à se mêler de ses affaires, la Candy. Rien ne nous dit que ce dénommé Aubin n’est pas un criminel. Elle est

peut-être en danger. Où devaient-ils se rencontrer ? Chez Aubin ?

– Non, monsieur Aubin ne voulait pas que vous alliez chez lui, à cause de sa femme qui ignore encore tout, qu’il m’a dit. Il veut éviter le scandale. C’est pour ça qu’il a retenu une chambre... vous savez, ces chambres qu’on loue à la journée ?

Elle donna l’adresse.

– C’est la chambre 6. Mais Candy doit y être déjà rendue.

– Merci, je vous rappelle.

Le Manchot raccrocha et mit immédiatement sa voiture en marche. Au risque de récolter quelques contraventions, il fila à toute vitesse, fonçant vers un quartier de l’est de la métropole, pas très loin de l’intersection Sainte-Catherine et Saint-Denis.

Comme il approchait du « tourist rooms », le Manchot aperçut deux voitures de la police, stationnées non loin de la maison.

« Ah çà, mais qu’est-ce qui se passe ? »

Il ralentit. Un constable dirigeait la circulation. Deux autres, des policiers en civil, questionnaient les passants.

« Mais, je le connais, celui-là. »

C'était un détective nouvellement attaché à l'escouade des homicides. Dumont avait fait sa connaissance au cours d'une enquête.

« Comment s'appelle-t-il déjà ? Je ne l'ai pas connu du temps que j'étais dans le service. »

Le policier en uniforme fit un signe de la main.

– Avancez, avancez, y a rien à voir. Soudain, le constable, un type assez âgé, s'écria :

– Si c'est pas monsieur Dumont... le Manchot. Vous vous souvenez de moi ? Constable Bigras.

– En effet. Qu'est-ce qui se passe ? Un meurtre, je suppose ? Je connais ce grand-là, c'est un membre de l'escouade.

– Oui, Ladouceur qu'il s'appelle.

– C'est bien ça.

– Restez pas là, je vais me faire engueuler.

– J’puis stationner juste devant vos voitures ?
Cette affaire m’intéresse.

Le Manchot était inquiet. Il regardait autour de lui mais il n’y avait aucune trace de Candy.

Le constable fit stationner la voiture du Manchot. Aussitôt, Dumont ouvrit la portière et bondit sur la chaussée.

– Hé, Ladouceur !

Le détective se retourna.

– Tiens, monsieur Dumont, qu’est-ce que vous faites par ici ?

Un autre policier en uniforme, montait la garde devant la maison de chambres.

– Un client m’a donné rendez-vous, justement dans cette maison.

Ladouceur parut soucieux.

– Ah, vous pouvez me dire son nom ?

– Aubin, pourquoi ?

Ladouceur aussitôt lui ordonna :

– Bougez pas d’ici. Le sergent-détective

Perron arrive d'un instant à l'autre, il aura sûrement des questions à vous poser. Votre client a été assassiné !

– Quoi ?

– En tout cas, c'est le nom qu'il y a sur ses papiers, Edmond Aubin.

– Mais, comment est-ce arrivé ? Par qui ?

– C'est une femme qui a entendu un cri. Elle a aperçu une fille qui fuyait à toutes jambes et, quelques secondes plus tard, elle a trouvé Aubin, dans la chambre, étendu sur le plancher. Il y a dû avoir bataille. Il a reçu trois coups de couteau. Les experts sont en haut. Perron menait une enquête concernant une autre mort et...

Soudain Ladouceur demanda :

– Est-ce ce client que vous deviez rencontrer ?

– Oui. Il disait avoir des choses importantes à me raconter. Il aura attendu trop tard. Mais cette fille qui s'est sauvée ?

– On ne devrait pas tarder à l'identifier. C'est une blonde, plutôt grassette, jolie... Elle a sauté dans un taxi. Son arrestation ne devrait pas tarder.

On s'est mis rapidement en communication avec les taxis, par radio.

Le Manchot était persuadé qu'il s'agissait de Candy. Mais pourquoi avait-elle pris la fuite ? Ce n'était pas dans ses habitudes de fuir quand il arrivait des trucs comme celui-là.

« Ordinairement, songea le Manchot, elle garde son sang-froid. »

Ordinairement, oui, mais Candy avait souffert d'amnésie et même si elle se disait rétablie, le Manchot était loin d'en être sûr.

– Aucun doute possible, ajouta Ladouceur. C'est cette blonde-là qui a dû tuer Aubin. D'après la femme qui l'a croisée, elle avait les yeux hagards... « Une vraie folle », voilà ce qu'elle a dit.

Juste à ce moment, Ladouceur s'arrêta en voyant apparaître une voiture.

– Voici le sergent-détective Perron. Je suis certain qu'il aura plusieurs questions à vous poser.

Le Manchot s'était rarement vu dans une telle

situation. Non seulement le client qui avait retenu ses services avait-il été assassiné mais voilà que Candy, qu'on pouvait facilement croire perturbée à cause de l'agression dont elle avait été victime, était soupçonnée de meurtre.

Dumont se dirigea vers sa voiture.

– Où allez-vous ? demanda Ladouceur, ne partez pas.

– Oh non, j'appelle ma secrétaire et je vais demander également à Michel Beaulac de venir me retrouver. J'ai l'impression que j'aurai besoin de lui.

Et c'est à ce moment précis que le Manchot se rendit compte que le sergent-détective Perron n'était pas seul. Un autre homme venait de descendre de voiture et cet homme, Dumont l'aurait reconnu entre mille. C'était le chef de l'escouade, son ennemi juré, le détestable inspecteur Bernier.

VI

Une épouse éplorée

Le Manchot ne désirait qu'une chose : partir immédiatement à la recherche de Candy, car il la croyait en danger.

« Ou bien elle est encore malade, ce qui expliquerait son attitude ; ou bien, si elle a fui, c'est qu'il y avait danger. »

Rapidement, en baissant la tête, il marcha vers sa voiture, espérant qu'on ne l'arrêterait pas.

– Hé, Dumont, où allez-vous comme ça ?

C'était la voix sèche de l'inspecteur Bernier. Une voix dure, amère comme un citron.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? Mettre encore le nez dans les affaires de police ?

– Mon cher inspecteur, la rue Sainte-Catherine ne vous appartient pas, je crois. Je passais par

hasard, quand j'ai vu cet attroupement. Alors, comme vous le savez, je suis curieux...

Le sergent-détective Ladouceur se mêla à la conversation.

– Salut, chef, nous sommes chanceux, n'est-ce pas ?

– Nous nous trouvons avec un second cadavre sur les bras et vous appelez ça une chance, vous ? fit cyniquement Bernier.

– Non, mais le fait qu'Aubin, la victime, ait demandé l'aide du détective Dumont...

Bernier se retourna rapidement.

– Tiens, tiens, tiens, vous ne m'aviez pas dit ça, Dumont ? Vous ne partirez pas tout de suite, n'est-ce pas ? Nous aurons sûrement quelques questions à vous poser.

Le Manchot répondit d'un ton qui n'admettait aucune réplique :

– Je regrette, mais je ne perdrai pas mon temps ici. J'ai reçu un appel d'un nommé Aubin. Ma secrétaire m'a dit que je devais le rencontrer ici, que c'était excessivement important, j'arrive,

j'apprends qu'il a été tué. Je ne sais rien de lui, j'ignore qui il est, pour quelles raisons il voulait me voir et...

– Si vous acceptez de rencontrer un client éventuel, sans savoir ce qu'il vous veut, sans savoir s'il a un sou pour payer vos services, c'est que votre agence doit être au bord de l'abîme, avouez-le donc.

– En effet, inspecteur. C'est parce que l'agence du Manchot est au bord de l'abîme que plusieurs détectives, fatigués d'endurer un chef exécrationnable, un dictateur, préfèrent démissionner et travailler pour moi.

Et, ne s'occupant plus de Bernier, il se tourna vers Ladouceur.

– Vous êtes chargé de l'enquête, sergent ?
Avez-vous des questions à me poser ?

Ladouceur ne savait trop que répondre.

– Puisque vous n'êtes au courant de rien...

Bernier hurla :

– Mais qu'avez-vous donc tous à vous jeter à plat ventre devant lui ?

– Bon, puisque c’est tout, je me retire, fit le Manchot. Vous savez sûrement où me rejoindre, sergent. Si vous l’ignorez, votre chef vous le dira.

Dumont grimpa rapidement dans sa voiture. Bernier aurait bien aimé le retenir plus longuement, mais il n’avait aucune raison pour le faire.

En voyant s’éloigner l’automobile du Manchot, il demanda à Ladouceur, avec de la rage dans la voix :

– Vous avez cru ce qu’il vous a dit ? Allons donc, Dumont n’est pas homme à se déranger inutilement. Il aurait fallu le retenir, lui poser d’autres questions. Je suis persuadé qu’il connaît la victime. Et vous, Perron, vous ne dites rien ?

En apprenant que la mort d’Aubin semblait faire partie d’un double crime, le chef de l’escouade des homicides avait décidé de se déplacer et d’accompagner Perron.

– Je suppose que vous ne savez absolument rien sur cette affaire, Ladouceur ? Ce type, Aubin, habite une maison où une femme qu’on

croyait son épouse a été assassinée. Aubin découvre que c'est sa belle-sœur et voilà que, le lendemain, c'est lui qui se fait tuer. Vous enquêtez sur la seconde cause et vous ne savez rien de la première ?

Ladouceur ne semblait pas le genre de policier à s'en laisser imposer, même par un inspecteur Bernier au caractère exécrationnel.

– Un instant, inspecteur. Je n'ai à subir les remontrances de personne, et encore moins d'un supérieur qui s'enrage parce qu'il déteste un certain Dumont...

– Écoutez, Ladouceur...

– Non, c'est vous qui allez m'écouter, inspecteur. Vous m'avez confié cette dernière affaire, comme vous venez de le dire. Alors, laissez-moi travailler ou donnez les deux causes à Perron.

Et devant le silence surprenant de Bernier, Ladouceur devint encore plus hardi et il continua :

– J'ai interrogé quelques témoins. J'ai lancé

un appel. Nous sommes à la recherche d'une femme soupçonnée d'avoir commis ce meurtre. Voilà ce que j'ai fait. Quant à vous, vous parlez de deux assassinats. Eh bien, il n'est pas prouvé du tout que mademoiselle Granger, belle-sœur d'Aubin, ait été victime d'un criminel.

Bernier n'attendait que sa chance. Tout de suite, il coupa la parole au sergent-détective :

– Vous n'êtes pas au courant des derniers rapports, Ladouceur ; autrement, vous ne parleriez pas au travers de votre chapeau. Sachez que mademoiselle Granger a été frappée à la tête. Elle a été victime d'une crise cardiaque, soit, mais elle est morte avant d'être entrée dans l'eau. L'autopsie l'a prouvé.

– Je l'ignorais. Il me semble que c'est à Perron qu'on aurait dû transmettre le rapport.

– On l'a fait et on m'en a remis une copie. Mais ne restons pas ici à causer, je veux jeter un coup d'œil sur le cadavre.

– Présentement, les experts sont au travail, inspecteur, et si nous les dérangeons...

– Vous n’allez pas m’apprendre mon travail ?
fit Bernier en entrant dans la maison.

Ladouceur et Perron le suivirent. Bernier n’alla pas loin. Plusieurs hommes étaient dans l’appartement où avait été commis le crime : un photographe, des experts en empreintes, un médecin... et la chambre était toute petite. Elle contenait un lit et un petit bureau ; on pouvait à peine y remuer. Bernier prit la sage décision d’attendre dans le corridor.

– Parlez-moi de cette blonde. La femme de ce Aubin est-elle blonde ?

– Non, brune... répondit Perron.

– Il est vrai qu’aujourd’hui, avec une perruque...

Ladouceur expliqua :

– Une femme a croisé cette fille dans l’escalier. C’est probablement elle qui venait de crier. Elle a eu le temps de bien l’examiner et a donné une bonne description. Une blonde disons... flamboyante. Peu de maquillage, sinon pas du tout. Une fille très forte du buste, d’après

ce qu'a dit la femme ; grasse, mais sans être grosse. Si vous voulez connaître vraiment ce qu'elle a dit...

Le sergent avait sorti son calepin.

– On aurait dit une vedette de cinéma, elle faisait ce genre-là... belle fille, mais sûrement mal maquillée.

Ladouceur remit son calepin dans sa poche.

– Une femme nous parle de maquillage ; un homme n'aurait remarqué que le buste ou encore les jambes de cette fille-là... comme description, on a déjà vu mieux.

Bernier, depuis un moment, réfléchissait.

« Non... ce ne peut être ça. L'assistante du Manchot, cette Candy, elle est toujours bien coiffée et passablement maquillée. »

Pourtant, le reste de la description concordait. Type vedette de cinéma, blond flamboyant, un buste qui faisait loucher tous les hommes...

Brusquement, l'inspecteur prit une décision.

– Allons, laissez-moi descendre, je veux faire

un appel.

Bernier se rendit à sa voiture. Il se mit en communication avec la centrale.

– Dans mon bureau, dans le classeur, sous la lettre D, vous trouverez un dossier volumineux au nom de Dumont. Regardez à l'intérieur, il y a une photo d'une fille appelée Candy-je-ne-sais-plus-qui. Je veux qu'on vienne me porter cette photo au plus tôt.

– Un instant, inspecteur, nous allons vérifier.

– Non, je n'attendrai pas, répliqua vertement Bernier. Si je vous dis que cette photo est là, c'est que j'en suis certain. Si vous ne la trouvez pas, vous me rappellerez.

Bernier retourna à l'intérieur et ordonna à Ladouceur d'aller chercher la femme qui avait rencontré, dans l'escalier, celle que l'on croyait être la meurtrière d'Aubin.

L'inspecteur demanda au concierge de la maison de mettre un appartement à sa disposition.

– On doit venir porter une enveloppe pour moi ; je veux l'avoir aussitôt, fit Bernier en

entrant dans l'appartement.

Bientôt, la femme fut amenée par Ladouceur.

– Racontez-moi ce que vous savez, madame.

– Mais j'ai tout dit à monsieur, dit-elle en montrant le sergent-détective Ladouceur.

– Répétez-le-moi.

La femme semblait mal à l'aise.

– Si j'habite ici, c'est parce que je connais le propriétaire. Il ne me charge pas trop cher. Je sais qu'il pourrait louer ma chambre, parfois deux ou trois fois par jour... surtout le soir.

Bernier, impatient, la coupa :

– Ce n'est pas ce que je veux savoir. Dites-moi ce qui s'est passé un peu plus tôt.

– Eh bien, j'étais sortie. Quand je suis revenue, je me suis arrêtée chez le concierge, parce que c'est lui qui prend mon courrier. Je venais juste de refermer la porte, quand j'ai entendu un cri de femme. J'ai pensé que quelqu'un s'était blessé, ou encore qu'on se battait. Ça arrive parfois. Alors, je me suis

précipitée et j'ai vu cette fille descendre en vitesse. Elle se sauvait.

Elle voulut répéter la description, mais Bernier lui fit remarquer que ce n'était pas nécessaire.

– Ensuite, qu'avez-vous fait ?

– Je suis montée. La porte de la chambre était ouverte et j'ai vu l'homme... il y avait du sang... J'ai eu très peur, et je suis retournée à la loge du concierge. Il voulait sortir, mais moi, je lui ai conseillé d'attendre l'arrivée de la police. Voilà, c'est tout. Quand les policiers sont arrivés, j'ai dit tout ce que je savais.

L'inspecteur demanda à la femme de patienter. Enfin, un policier en uniforme parut. Il avait une enveloppe à la main,

– On m'a demandé de vous donner ça, inspecteur.

– Merci.

Bernier ouvrit rapidement l'enveloppe. À l'intérieur, il y avait une bonne photo de la jolie Candy.

– Tenez, regardez bien cette photo, madame...

Le femme prit la photographie que lui tendait l'inspecteur. Elle n'y jeta qu'un coup d'œil et tout de suite, elle s'écria :

– Mais, c'est elle !

– Vous êtes certaine ?

– Oh oui, elle était moins bien coiffée... mais je suis sûre de ne pas me tromper. C'est elle qui a tué l'homme qui est en haut.

Et c'est avec un sourire mauvais sur les lèvres que l'inspecteur Bernier transmit des ordres, pour qu'on recherche immédiatement Candine, « Candy », Varin.

– Rendez-vous tout de suite à l'agence de détectives « le Manchot ». Si Dumont est là, conduisez-le au poste, je l'interrogerai. Cette fois, je tiens quelque chose contre lui. Obtenez les adresses de cette Candy, de Michel Beaulac et des policiers à leur retraite qui travaillent pour le Manchot. Fouillez chacun de ces appartements. Ne l'oubliez pas, Candine Varin est recherchée pour meurtre.

Dès qu'il se fut éloigné, le Manchot communiqua directement avec son bureau.

– Rita, avez-vous des nouvelles de Candy ?

– Non, aucune.

– Et Michel ?

– Il termine une enquête et doit aller vous rejoindre : mais auparavant, il communiquera avec moi.

– Bon, je reste dans ma voiture et j'attends son appel ; la même chose pour Candy, si elle téléphone. Ce n'est pas tout. Il est plus que probable que d'ici quelques minutes des policiers vont arriver au bureau, à la recherche de Candy. Vous ne savez pas où elle se trouve, vous n'avez aucune nouvelle d'elle et vous ne pouvez pas la rejoindre. La même chose pour Michel et moi. Vous devez attendre qu'on vous téléphone.

– Mais qu'est-ce qui se passe ? demanda Rita avec de l'inquiétude dans la voix.

– Je n’ai pas le temps de vous expliquer. Si je dois quitter la voiture, je vous téléphonerai. Si j’appelle et qu’à ce moment il y ait des policiers au bureau, servez-vous du code numéro 6.

– Entendu, monsieur Dumont.

Le détective raccrocha, Dumont employait plusieurs codes afin que la secrétaire puisse passer des messages sans que l’on s’en rende compte. Le code numéro 6 était simple. Quand des policiers se trouvaient au bureau de l’agence, à la recherche du Manchot ou de ses collaborateurs, Rita changeait sa formule lorsqu’elle répondait au téléphone.

Normalement, en décrochant le récepteur, elle disait toujours :

– Agence de détectives privés « le Manchot ».

Le code 6 était spécial, il signifiait danger. Alors, en s’emparant du récepteur, Rita récitait cette formule : « Je suis la secrétaire de l’agence de détectives privés « le Manchot », nous pouvons vous aider ? » Tous les collaborateurs et employés du bureau connaissaient ce code.

Le Manchot réfléchit quelques secondes. Il était inutile, pour le moment, de se lancer aveuglément à la poursuite de Candy. D'ailleurs, les policiers avaient beaucoup plus de chances de la retrouver. Brusquement, prenant une décision, il fouilla dans ses poches, sortit son calepin et trouva le numéro de téléphone d'Edmond Aubin. Immédiatement, il appela. Une voix de femme répondit.

– Madame Edmond Aubin ?

– Oui, c'est moi.

Le détective hésita une seconde, puis demanda :

– Je voudrais parler à Monsieur Aubin.

– Je regrette, il est sorti. Mais il ne devrait pas tarder. Y a-t-il un message ? Je peux lui demander de vous rappeler.

Il était clair qu'Yvette Aubin n'avait pas encore été prévenue du décès de son mari.

– J'ignore si votre époux vous a parlé de moi, madame ; je suis Robert Dumont, détective privé. On m'appelle également le Manchot. Monsieur

Aubin a retenu mes services...

Surprise, elle demanda :

– Mais pourquoi a-t-il fait ça ?

– Il trouve qu'il y a bien des choses bizarres dans la mort de votre sœur. Il veut vous éviter le plus d'ennuis possible avec les policiers. Il faudrait que je vous voie, madame.

– Ah ! Eh bien, vous n'avez qu'à venir à la maison, je ne bouge pas d'ici.

– Madame Aubin, je ne puis rien vous dire, présentement, mais vous ne devez pas rester chez vous. Vous êtes en danger.

Madame Aubin ne semblait pas du tout le croire.

– Écoutez ! Si c'est une blague, monsieur, je la trouve de fort mauvais goût.

– Je ne plaisante pas, madame Aubin. Il faut qu'on se voie le plus tôt possible, et hors ce chez vous. Croyez-moi, je ne veux que vous rendre service. C'est important et très grave, je ne peux pas en dire plus.

– Bon, dans ce cas, je vais vous donner l'adresse de ma mère. Je m'y rends immédiatement.

– Non, pas là non plus. Il ne faut pas vous énerver, madame, mais il se peut que, d'ici quelques minutes, des policiers se présentent chez vous. Il ne faut pas rester là, ni chez votre mère. Si on sonne à votre porte, ne répondez pas. sortez par l'arrière et venez me rencontrer. Y a-t-il un restaurant, un endroit où l'on pourrait se voir et qui soit situé près de votre demeure ?

Cette fois, Yvette Aubin semblait avoir compris la gravité de la situation. Du moins, le ton de sa voix avait changé.

– C'est si grave que ça ? Voulez-vous me laisser croire que la police me recherche ?

– C'est un peu ça.

Elle donna le nom d'un restaurant.

– J'y serai d'ici cinq minutes. Mais comment est-ce que je vais vous reconnaître ?

– Donnez votre nom à la serveuse. Je vous demanderai en arrivant et ne craignez rien, je

m'identifierai.

– Entendu, monsieur, je pars tout...

Elle s'arrêta brusquement pour reprendre aussitôt :

– On vient de sonner à la porte. Attendez, je vais voir.

Il y eut un silence de quelques secondes ; puis, nerveusement, madame Aubin reprit la parole

– Monsieur Dumont, c'est la police. Ils ne m'ont pas vue. Je sors par en arrière. Ne vous inquiétez pas, on ne me verra pas ; j'emprunterai la ruelle jusqu'au bout. À tantôt.

Et elle raccrocha. Le Manchot se dirigea rapidement vers le restaurant qu'avait nommé madame Aubin. Robert Dumont, se doutant fort bien que l'inspecteur Bernier devait le surveiller de près, alla stationner sa voiture beaucoup plus loin, afin de ne pas attirer l'attention.

Quelques instants plus tard, il entra dans le restaurant.

– Madame Aubin, s'il vous plaît. J'ai rendez-vous avec elle.

– Suivez-moi, monsieur, fit la serveuse. Elle est installée à l'arrière. Là, vous pouvez causer, sans être dérangés.

Yvette Aubin était grande, mince, fort joli et paraissait beaucoup plus jeune que son mari. Quand elle vit s'approcher le Manchot, immédiatement, ses yeux examinèrent les mains du détective.

– Madame Aubin ? Je suis Robert Dumont.

La femme était très pâle.

– Je ne vous crois pas.

– Quoi ?

– Robert Dumont, c'est le détective manchot, et vous...

Le détective avança sa main gauche, cette merveilleuse prothèse qui paraissait si naturelle.

– Vous pouvez toucher, madame. On me fait souvent cette remarque, vous savez, et j'en suis très heureux. C'est signe que les fabricants de prothèses ont accompli un travail extraordinaire.

Madame Aubin, se rendant compte qu'elle

avait commis une erreur, rougit de honte.

– Je suis idiote... Excusez-moi, mais vous comprenez, je suis tellement nerveuse. Vite, dites-moi ce qui se passe. Pourquoi la police me recherche-t-elle ? Où est mon mari ? Il paraissait tellement mystérieux quand il est parti. Si vous savez quelque chose, je vous en supplie, dites-le.

Calmement, Robert Dumont s'assit en face de la femme. Il détestait jouer les porteurs de mauvaises nouvelles. Il ignorait la réaction que pourrait avoir Yvette Aubin. Mais le Manchot savait qu'elle était enceinte et il se devait d'être très prudent.

– J'ai eu connaissance d'un rapport confidentiel des policiers, madame. Votre sœur est bien morte d'une crise cardiaque. Mais maintenant, il est prouvé que lorsqu'elle est entrée dans le bain, elle était déjà morte.

– C'est presque impossible. J'ai causé avec un policier qui s'appelle Perron...

– Je sais. Mais à ce moment, il n'avait pas eu le dernier rapport. Quelqu'un a frappé votre sœur

à la tête. On recherche cette personne et vous êtes la dernière à l'avoir vue vivante. Enfin, je ne sais pas au juste quels sont les motifs, mais le sergent-déetective Perron semble croire que vous en aviez de très bons pour faire disparaître votre sœur.

Yvette Aubin pâlit. Ses mains tremblaient. Elle s'était commandé une tasse de café et elle dut la déposer dans la soucoupe pour ne pas la renverser.

– C'est tout à fait ridicule, souffla-t-elle. Hélène et moi, on s'entendait bien. Avec maman, c'était différent...

Le Manchot s'empressa d'enchaîner.

– Il semble que votre mari soit mêlé à cette histoire. Monsieur Aubin m'a engagé mais ne m'a donné que très peu de détails. Vous vous entendez bien avec votre époux ?

Elle demanda à voix basse :

– Qu'est-ce qu'Edmond vous a dit ?

– Si ça ne vous fait rien, madame, je vais poser les questions. Sachez que je ne veux que votre bien, je suis payé pour ça. Alors... vous et

votre mari ?

Elle se faisait de plus en plus hésitante.

– Si... s'il ne vous a rien caché... il a dû vous dire... Hélène et lui...

– Donc, vous êtes au courant de tout ?

– Oui. Je ne sais pas pourquoi, fit-elle en essuyant une larme, mais Hélène prenait parfois plaisir à faire mal. Je ne voulais pas la croire ; on aurait dit qu'elle était jalouse du bonheur des autres... Mais elle m'a montré une lettre...

– Et vous n'en avez jamais parlé avec votre mari ?

– Non. Pendant un moment, Edmond s'est montré très indifférent... On aurait dit qu'il était détaché de moi ; mais depuis que je suis enceinte, tout a changé. Alors, j'ai pensé qu'il avait pu perdre la tête pour Hélène. Elle aimait aguicher les hommes, elle se savait belle, elle ne reculait devant rien quand un type lui plaisait. Mon mari vous a fait des confidences ?

Le Manchot comprit qu'il était temps de lui avouer maintenant la vérité.

– Oui, Edmond m’a presque tout dit. Mais, il semblait craindre la jalousie de quelqu’un... peut-être un autre amant de votre sœur... Dites-moi, où étiez-vous, il y a environ une heure ?

– Mais... chez moi.

– Seule ?

– Oui. Pourquoi ces questions ?

– Votre mari m’avait donné rendez-vous dans une maison de chambres. Il voulait me raconter autre chose...

– Ah, il vous a dit au téléphone que...

Elle s’arrêta de parler. Pour Dumont, il était facile de deviner ce qu’elle allait dire. Ce fut lui qui ajouta :

– Que vous aviez eu une discussion avec lui... oui, il m’a parlé de ça.

Elle se prit la tête à deux mains.

– J’aurais dû me taire. La mort d’Hélène m’a rendue folle, je ne savais plus ce que je faisais. À un certain moment, je me suis même demandé si Edmond n’était pas la personne que les policiers

recherchaient... Mais je sais que c'est impossible. Edmond n'aurait pas mis une guenille dans le bain, il savait où se trouvait le bouchon. Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

– Rien.

– Mais vous aviez rendez-vous avec lui.

– Une personne qui voulait l'empêcher de tout me raconter m'a précédé à la maison de chambres et a attaqué votre mari.

La femme se leva brusquement.

– Il est blessé ? Je veux le voir, vous entendez, je veux le voir tout de suite.

Elle criait presque. Le Manchot lui prit la main :

– Allons, soyez calme, madame Aubin, songez à l'enfant que vous portez. Les policiers veulent vous interroger au sujet de ce deuxième attentat.

– Moi, attaquer Edmond ? C'est ridicule ! Je ne suis pas sortie de chez moi, je vous le jure. Est-il blessé gravement ? Parlez, je vous en supplie.

Mais le détective ne disait plus rien. Lentement, il baissa la tête. Madame Aubin retomba brusquement sur sa chaise, appuya les deux bras sur la table et, lentement, pencha la tête. Elle éclata en sanglots.

Le Manchot l'étudiait avec attention. Elle pouvait lui avoir joué la comédie, tout était possible. Il aurait aimé voir son visage, mais elle continuait de pleurer, la face complètement cachée dans le creux de ses bras.

– Je comprends que c'est difficile, madame Aubin. Si vous le voulez, je peux vous accompagner chez votre médecin...

Enfin, elle releva la tête. Ses joues étaient reluisantes, complètement baignées par les larmes.

– Dites-moi que je suis en train de vivre un cauchemar, dites-moi que je vais m'éveiller. Ça ne se peut pas... Pas Edmond... Je suis enceinte... Elle ferma les yeux et se passa la main sur le front. Elle paraissait étourdie. Rapidement, le Manchot s'empara d'une serviette en papier qu'il trempa dans le verre d'eau glacée placé près de la

tasse de café, et il lui appliqua sur le front cette compresse improvisée.

– Ça va mieux, murmura-t-elle au bout d'un moment. Qui ? Qui a pu faire ça ? Pourquoi ?

Et comme si elle poursuivait une idée, comme si elle raisonnait tout haut, elle continua :

– Oui, c'est possible, un amant d'Hélène... Un homme qui a su ce qui s'était passé ici, qui était au courant de la liaison de mon mari et de ma sœur. Il a pu croire qu'Edmond était le responsable de la mort d'Hélène et a voulu la venger.

– Votre sœur vous faisait des confidences ?

– Monsieur Dumont, Hélène est morte. À quoi bon salir la mémoire d'une personne ?

– Mais nous recherchons l'assassin de votre mari. Il faut le trouver. Si quelqu'un s'est rendu compte que vous et votre mari aviez eu une dispute récente à cause de votre sœur, si les policiers apprennent que vous étiez jalouse, ils peuvent vous accuser...

– Hélène me disait tout... ou presque.

Le Manchot sortit rapidement son calepin. Juste à ce moment, un signal lancé par le « bell boy » du détective se fit entendre.

– Excusez-moi, je dois appeler au bureau. Je reviens. Et, je vous en prie, conservez votre calme, madame Aubin.

Quelques instants plus tard, il était en communication avec Rita.

– Agence de détectives privés « le Manchot ».

– Je vois que vous êtes seule, Rita. Qu’y a-t-il ?

– Des policiers sont venus. Ils cherchent Candy. Ils ont même un mandat contre elle. Ils sont repartis. Michel a téléphoné.

Le Manchot donna l’adresse du restaurant.

– Qu’il me rejoigne le plus tôt possible, j’aurai sûrement besoin de lui.

Il retourna auprès de madame Aubin. La femme n’avait pas bougé.

– Vous devez me dire tout ce que vous savez sur les amants de votre sœur. Il ne faut rien me

cachez, madame. C'est notre seule chance.

– Je ne sais probablement pas tout. Hélène m'a parlé, surtout, de quatre de ses amis. Il lui est même arrivé de me demander de prendre des messages pour elle. C'est pour cette raison que je sais leurs noms.

Ça devenait de plus en plus intéressant. Mais le Manchot trouvait que cette femme, qui venait d'apprendre que son mari avait été assassiné, récupérait quand même passablement vite...

VII

La malade revient au bercail

Candy n'avait pas sa voiture. Aussi, quand elle était sortie des bureaux de l'agence, elle avait sauté dans un taxi et avait donné l'adresse de la maison de chambres.

En arrivant, elle grimpa rapidement à la chambre numéro 6. La porte de la chambre était ouverte, mais il ne semblait y avoir personne à l'intérieur.

Candy décida d'entrer et d'y attendre Aubin. Mais elle eut à peine le temps de faire un seul pas à l'intérieur de la pièce. Elle reçut un coup sur la tête et s'écroula.

Combien de temps demeura-t-elle sans connaissance ? Elle n'aurait pu le dire. Mais lorsqu'elle ouvrit les yeux, toute la pièce tournait.

Elle réussit à se relever et c'est à ce moment qu'elle se rendit compte que ses mains étaient tachées de sang.

Elle était moins étourdie. Elle regarda autour d'elle et ne put s'empêcher de pousser un cri lorsqu'elle aperçut le cadavre de l'homme.

– C'est épouvantable !

Candy entendit un bruit, ça semblait venir du corridor. Il lui fallait partir, quitter cet endroit au plus tôt, rejoindre le Manchot.

– Dans quel guêpier me suis-je fourrée ? J'aurais dû écouter Robert, rentrer chez moi, me reposer.

En vitesse, elle sortit de la chambre et, comme une folle, elle descendit l'escalier.

Elle croisa une femme qui montait mais ne s'arrêta pas pour la regarder. Une seconde plus tard, elle était dans la rue.

Juste au coin, il y avait un poste de taxis. Elle courut à toutes jambes et se jeta dans la voiture qui s'y trouvait.

– Vite, je vous en prie, démarrez.

– Où allez-vous ?

– Je ne sais pas, je ne sais pas, démarrez !

Tout ce qu'elle désirait, pour le moment, c'était de rassembler ses idées. Cette femme qui montait l'escalier apercevrait sûrement le corps de cet inconnu. Cet homme était-il mort ? Candy l'ignorait.

« Mais cette femme m'a sûrement bien vue alors que je descendais, elle donnera ma description... »

La première chose que feraient les policiers, ce serait de s'informer auprès des chauffeurs de taxi. On pourrait facilement la retracer. La voiture filait vers l'ouest, boulevard de Maisonneuve. On approchait même des bureaux de l'agence.

« Non, je ne dois pas retourner là. »

Elle se fit déposer devant un grand magasin. Elle entra par une porte située boulevard de Maisonneuve, puis ressortit quelques instants plus tard sur la rue Sainte-Catherine. Là, il y avait plusieurs voitures-taxi. Elle s'efforça de paraître

le plus calme possible et grimpa dans l'une d'elles. Elle donna l'adresse de son appartement.

Pendant que le taxi filait, Candy réfléchissait. Ce nommé Aubin avait donné rendez-vous au Manchot. La police pourrait sûrement l'apprendre. Quand on connaîtrait la description de la femme qui s'était enfuie, on ferait rapidement le rapprochement. « Et on va se lancer à ma recherche, l'alarme a peut-être déjà été donnée. »

La voiture ralentit. Candy arrivait chez elle. Elle jeta un coup d'œil aux environs, tout en demandant au chauffeur de rouler lentement.

– Très bien, je vais descendre ici.

En vitesse, Candy pénétra dans son logis. Elle prit un sac à main, y glissa quelques papiers, de l'argent et, comme elle possédait un double des clefs de sa voiture, elle le prit et sortit aussitôt. Sa voiture était là, devant la porte. Elle y monta et démarra immédiatement. « Que je me rende au bureau, chez Michel, chez Robert ou que je reste à la maison, les policiers me trouveront. Ce seront les premiers endroits qu'ils visiteront. Il

faut que je trouve un endroit plus sûr, un endroit où jamais on ne songera à me chercher. Si on m'arrête, Robert devra s'occuper de moi et ça lui fera perdre un temps précieux. »

Soudain, elle eut une idée, une idée qu'elle qualifia elle-même de lumineuse. Elle décida de se mettre en communication avec le bureau à l'aide de l'appareil qui se trouvait dans sa voiture. Lorsque Rita répondit, Candy demanda :

– Es-tu seule ? Je ne peux pas te parler longtemps.

– Mais où es-tu, Candy ? Robert te cherche, la police sort d'ici... Oui, je suis seule.

– Je ne peux pas te donner de détails. Dis à Robert de ne plus me chercher. J'ai trouvé un endroit où je vais être en sécurité. Je suis innocente. Quelqu'un m'a frappée sur la tête et j'ai dû être plusieurs minutes sans connaissance. Que Robert mène son enquête sans s'occuper de moi. Là où je serai, les policiers ne songeront jamais à venir me chercher.

Elle raccrocha immédiatement, et c'est le

sourire aux lèvres qu'elle se dirigea vers le centre-ville.

Une quinzaine de minutes plus tard, elle stationnait sur un terrain, non loin de l'hôpital Saint-Luc. Elle prévint le préposé qu'elle entrerait à l'hôpital pour un ou deux jours.

– Aucun problème, mademoiselle, le stationnement, c'est cinq dollars par jour.

Lorsqu'elle entra à l'hôpital Saint-Luc, elle demanda à voir le médecin qui s'était occupé de son cas.

– J'ignore son nom, mais vous devez sûrement avoir un dossier, à mon sujet. J'étais amnésique, et je me suis enfuie de l'hôpital. Mon nom est Candine Varin. Mais évidemment, quand je suis arrivée, je n'avais aucun papier d'identification.

– Je vais essayer de trouver votre dossier.

Et après des recherches, on la référa au docteur Barrette. Candy se présenta donc au bureau du médecin.

– Ah, vous voilà, fit le médecin avec un petit sourire sarcastique. Vous savez que ça ne me

surprend pas du tout.

– Je tiens à m’excuser, docteur. J’étais étalemement perdue. Mais depuis que je vous ai parlé, j’ai eu quelques maux de tête ; j’ai compris qu’il me fallait un peu plus de repos. Je suis passée chez moi prendre des papiers, de l’argent et me voici.

Le médecin demanda :

– Vous avez communiqué avec les policiers ?

– Oui, tout est réglé de ce côté.

– Vous savez, mademoiselle, j’étais tellement certain de vous voir revenir que nous avons gardé votre chambre, du moins pour la journée.

– Puis-je vous demander une chose ?

– Certainement.

– Maintenant, vous savez qui je suis, vous savez également que je travaille pour Robert Dumont, détective privé.

– Le Manchot, oui.

– J’ai été attaquée, je ne sais trop par qui, mais ça peut avoir rapport avec une de nos enquêtes.

Nous ne voulons pas que la police se mêle de nos affaires. Vous savez, bien souvent, la police officielle et les détectives privés ne font pas toujours très bon ménage.

Le médecin approuva.

– Je suis au courant, j’ai beaucoup lu.

– Alors, ne laissez pas savoir qui je suis. Pour les curieux, je n’ai pas encore recouvré la mémoire et les policiers n’ont pas besoin de savoir que je suis de retour.

– Il est inutile de me dire ça, mademoiselle
Tous nos dossiers sont confidentiels...

Candy l’interrompit :

– Je sais, docteur, mais si quelqu’un s’informe pour savoir si Candine Varin est hospitalisée ici, qu’est-ce qu’on lui répondra ?

– Bon, je comprends. Je vais donner des ordres à la réception et personne ne saura que vous êtes de retour. Maintenant, suivez-moi, nous allons vous installer.

Tout en se rendant à sa chambre, la jolie blonde expliqua :

– En me sauvant, docteur, je suis tombée...

– Vous vous pensiez plus solide que vous ne l'étiez en réalité, n'est-ce pas ?

– Juste.

– Ne vous inquiétez pas, je vais vous examiner dans quelques minutes.

Et l'assistante du Manchot se retrouva dans un lit. Elle était bien certaine que jamais les policiers ne songeraient à aller la chercher là, lorsqu'elle s'était enfuie de l'hôpital.

« J'espère que Robert pardonnera mon étourderie. Je n'aurais jamais dû me mêler de cette affaire. D'un autre côté, on avait tendu un piège au patron. S'il s'était rendu lui-même au rendez-vous, qui sait ce qui serait survenu ? L'assassin a frappé une première fois, puis il s'est sans doute rendu compte de son erreur en voyant que j'étais une femme. J'ai peut-être sauvé la vie au Manchot, sans m'en rendre compte. »

Robert Dumont savait maintenant que son collaborateur, Michel Beulac, ne tarderait pas. Aussi, pour que madame Aubin n'ait pas à

répéter les noms des hommes sur lesquels nos détectives allaient être obligés d'enquêter, il murmura :

– Madame Aubin, je vous trouve... disons, très courageuse.

Hésitant, il ajouta :

– Même que je m'attendais à une réaction plus violente. Je vous annonce la mort de votre mari et, pourtant, vous avez retrouvé votre calme très rapidement.

La femme regarda le Manchot dans les yeux.

– Si vous saviez comme vous faites erreur. Je n'ai jamais été aussi nerveuse de ma vie. Mais depuis que j'ai appris la mort d'Hélène, je prends des tranquillisants. C'est probablement leur effet.

Elle jouait avec ses doigts, hésitait, elle semblait vouloir se confier, mais elle n'osait sûrement pas dire le fond de sa pensée. Et détective expérimenté, le Manchot savait que la meilleure façon de faire parler quelqu'un, c'est de garder le silence et d'attendre. Le silence valait beaucoup plus que toutes les paroles.

– Je dois vous dire la vérité, murmura-t-elle enfin, d'une voix presque imperceptible. Voyez-vous, monsieur, j'ai beaucoup changé, depuis quelques mois... Enfin, depuis que j'ai appris qu'Edmond et ma sœur... Oh ! Je n'ai jamais songé à me séparer d'Edmond, oh non ! J'ai toujours aimé mon mari. Mais quand même... je ne sais comment dire... ce n'était plus la même chose.

– Pourtant, vous êtes enceinte ? lança le Manchot.

– Oui. Je voulais m'attacher Edmond. J'ai abandonné volontairement la pilule, mais je ne lui en avais rien dit ; autrement, il aurait probablement refusé.

Elle n'en pouvait plus, elle se remit à pleurer. Juste à ce moment, le Manchot vit apparaître le grand Beulac. Il lui fit signe de s'avancer.

– Madame, je vous présente mon collaborateur, Michel Beulac.

Michel se demandait visiblement ce qui se passait.

– Je viens d'apprendre à madame Aubin que son mari a été assassiné.

– Ah !

– Je te raconterai exactement ce qui s'est passé. Mais celui qui l'a tué est probablement le même qui est responsable de la mort d'Hélène Granger.

Le jeune assistant du Manchot ne savait absolument rien de cette affaire, mais il s'assit auprès de son patron, prenant bien garde de ne pas poser de questions déplacées.

Madame Aubin regarda les deux hommes, puis :

– Je voudrais que vous me compreniez, dit-elle. Je croyais reprendre mon mari, et soudain je découvre que, même si je suis enceinte, il continue de se moquer de moi. Pourtant, je l'aimais...

Elle avait encore de la difficulté à retenir ses larmes. Le Manchot, rapidement, détourna la conversation.

– Maintenant, si vous me parliez des... disons,

des amis de votre sœur, ceux que vous connaissez.

Et à l'intention de Michel, il ajouta :

– Il va nous falloir enquêter sur chacun d'eux.

Aussitôt, le jeune détective imita son patron en sortant son calepin pour y prendre des notes.

– Nous vous écoutons, madame.

– Vous savez, Hélène, c'était ma sœur. Maman ne voulait plus la voir. Elle disait toujours que c'était la honte de la famille. Moi je ne désespérais pas, je croyais pouvoir la changer, même si je lui en voulais, à cause d'Edmond. C'est pour ça que j'ai accepté de prendre des messages pour elle.

Le Manchot l'interrompt :

– Je ne comprends pas exactement, madame. Votre sœur avait le téléphone. Alors, pourquoi aurait-elle demandé à ses amis de téléphoner chez vous ?

– Hélène habitait seule et elle sortait souvent... et puis, c'était plus sûr de donner mon numéro. Elle ne risquait pas de recevoir un appel, à son

appartement, pendant qu'elle était avec quelqu'un d'autre. Elle m'a beaucoup parlé de Grégoire Toupin. C'était, je crois, le plus âgé de ses amis... à part Edmond, murmura-t-elle.

Les deux détectives avaient noté le nom de Toupin.

– Vous pouvez donner des détails sur lui ?

– Hélène y tenait, mais voilà, Grégoire était marié. Moi, évidemment, je déconseillais à Hélène de sortir avec ce type.

– Vous avez son adresse ?

– Non, pas plus que celle des autres. Tout ce que j'ai, à la maison, ce sont des numéros de téléphone. Quand les types demandaient à Hélène de rappeler, je notais les numéros, pour transmettre le message.

Et elle parla des trois autres amants de sa sœur.

– Il y a un étudiant dans le groupe. Si je me rappelle bien, son prénom est Daniel... Son nom de famille, je ne m'en souviens plus. C'est un type bien. Je veux dire par là que ses parents ont

de l'argent, et Hélène en profitait. Un autre dont elle me parlait passablement, c'est un type d'ascendance italienne. J'ai retenu son nom facilement.

– Tiens, pourquoi ? demanda le Manchot.

– Son prénom, c'est le même que celui de Mussolini, Benito, quant à son nom de famille, eh bien, il me rappelait celui du grand réalisateur Fellini – sauf que ce type s'appelle Fallini.

– Ben Fallini ? s'écria Michel. Un grand type, le teint foncé, cheveux frisés ?

– Je l'ignore, je ne le connais pas.

– Et toi, demanda Dumont, ce nom te dit quelque chose ?

– Et comment ! C'est un type du milieu, un passeur. Je l'ai rencontré à quelques reprises... du temps que... enfin, vous savez ce que je veux dire, boss ? Je jouais aux cartes, afin de mieux faire mon travail.

Michel mentait évidemment. Il ne voulait pas dire la vérité devant cette femme. Mais, à la suite de son renvoi du corps policier, il s'était mis à

boire et à jouer aux cartes, y perdant d'assez grosses sommes. Et, pendant un certain temps, le grand Beaulac s'était vu dans l'obligation de fournir quelques renseignements précieux à la pègre, afin de payer ses dettes.

– Vous saviez que votre sœur fréquentait ce genre de type ? demanda le Manchot.

– Non, mais ça ne me surprend pas. On le découvrira à l'autopsie, mais je suis certaine qu'Hélène se droguait. Alors, ce Fallini, il devait lui passer de la drogue.

– Où prenait-elle son argent ? questionna Michel.

– Comme Hélène ne travaillait pas, murmura madame Aubin en baissant les yeux, il est assez facile de deviner de quelle façon elle payait Fallini.

– Vous avez parlé de quatre hommes. Vous vous souvenez du quatrième ?

– Celui-là, je l'ai vu une fois, en compagnie de ma sœur. C'est un nommé Lavoie. Il était plus jeune qu'Hélène. Mais je dois dire qu'il semblait

l'aimer. C'est peut-être le seul qui voulait l'épouser. Hélène, par contre, aimait beaucoup trop sa liberté pour songer à se marier.

Le Manchot remit son calepin dans sa poche.

– Si vous rentrez chez vous, vous pourrez sans doute retrouver les numéros de téléphone de ces hommes ?

– Oui, c'est inscrit sur le bloc, près du téléphone ; il y a les prénoms et les numéros. Mais, je ne peux pas retourner chez moi, la police doit m'y attendre pour m'interroger sur la mort de mon mari... Pour m'apprendre la nouvelle.

– Sûrement, madame. Mais il faut que vous rentriez chez vous. Alors voici ce que vous allez faire. Quand vous serez rentrée, les policiers communiqueront sans doute avec leurs supérieurs avant d'aller vous interroger. Alors, recopiez-moi ces numéros sur une feuille du bloc et jetez-la dans la cour arrière. Je saurai bien la trouver. Ensuite, les policiers vous demanderont sans doute de les accompagner. Il faudra identifier le corps de votre mari. Soyez courageuse et accompagnez-les. De cette façon, j'aurai le

chemin libre pour récupérer cette liste.

Madame Aubin se leva et tendit la main au Manchot.

– Je ne sais comment vous remercier, monsieur Dumont. Il me semble vivre un affreux cauchemar. Je voudrais tellement me réveiller et me rendre compte que rien de tout ça n'est arrivé.

– Comme je vous comprends.

– Je vais faire ce que vous me demandez. J'espère que vous pourrez capturer le salaud qui est responsable de la mort d'Hélène et qui a poignardé mon mari.

– Une fois que nous aurons cette liste, ça ne devrait pas être excessivement long.

Le Manchot accompagna madame Aubin jusqu'à la porte. Il jeta un coup d'œil dans les environs avant de la laisser sortir et d'aller rejoindre Michel.

– Torrieu, allez-vous me dire maintenant ce qui se passe ? s'écria le jeune détective en voyant apparaître son chef. Je devais avoir l'air d'un beau cave, moi, à faire semblant de tout

connaître. Je pouvais même pas poser une seule question intelligente.

Robert Dumont raconta à son collaborateur la visite qu'Aubin lui avait faite.

– C'est lui qui vous a engagé et il est mort. Mais alors, pourquoi continuez-vous d'enquêter ? C'était votre client. Qui va payer pour les frais ? La veuve ? demanda Michel.

– Il n'en a pas été question.

– Mais alors...

– Tu vas comprendre quand je te conterai la suite. Donc, Hélène Granger se rend chez sa sœur. Elle y reste seule. Probablement elle invite un homme, un homme avec qui elle a une discussion. Il la frappe, elle tombe et succombe à une crise cardiaque. Alors, l'homme perd la tête, il veut faire croire à un accident et il pense au truc de la baignoire.

– Mais si c'est Aubin qui est responsable de la mort de sa belle-sœur, s'écria Michel, qu'allez-vous faire ?

– Je ne crois pas que ce soit lui. Il n'est pas

riche, sa belle-sœur exerçait sur lui une sorte de chantage. Non, même s'il représentait le genre d'homme que je déteste le plus, il me paraissait sincère. Il désirait s'éviter des ennuis plus considérables, voilà tout.

– Et maintenant, cet Aubin est mort ?

– Oui. Il a dû découvrir quelque chose d'important. Quoi, je l'ignore, mais il m'a donné rendez-vous dans une maison de chambres. J'y suis arrivé trop tard. J'étais occupé et Rita n'a pu me transmettre le message à temps.

– L'assassin vous a précédé ?

– Non seulement l'assassin, mais Candy également !

Michel sursauta.

– Candy ! Mais elle est à l'hôpital.

– Je vois que Rita ne t'a rien raconté.

Le Manchot le mit au courant de la fuite de Candy puis, de l'initiative qu'elle avait prise de se rendre au rendez-vous.

– Et vous croyez qu'elle a surpris l'assassin

sur le fait ?

– C'est ce que je croyais, au début. Possible cependant que l'inverse se soit produit.

– L'inverse ?

– Candy se présente à l'appartement. Mais au lieu d'Aubin, c'est l'assassin qui la reçoit et la frappe. Ensuite, Aubin arrive et il est assassiné. Le coupable tente de faire tomber la faute sur les épaules de Candy.

Michel secoua la tête.

– Vous n'y êtes pas, boss. Remarquez que je veux pas paraître plus intelligent que vous, mais votre raisonnement cloche quelque part. Si l'assassin arrive avant Candy, s'il l'assomme, attend Aubin et le tue, pourquoi alors n'a-t-il pas donné l'alerte immédiatement ? On aurait capturé Candy... à moins que vous me cachiez quelque chose. Elle a été arrêtée ?

– Non, Candy est sortie de la maison, mais elle a été vue. J'ai maintenant la preuve que c'est bien elle. L'inspecteur Bernier doit sûrement la rechercher si, évidemment, il a réussi à

l'identifier. Donc, il faut nous mettre au travail. Lorsque nous posséderons les numéros de téléphone, nous tâcherons de rencontrer ces quatre types. D'après moi, l'un d'eux est responsable de la mort d'Hélène Granger. Il faudra expliquer à chacun des quatre qu'il ne s'agit pas directement d'un meurtre. Elle est bien morte d'une crise cardiaque. Alors, quand il comprendra qu'il peut facilement s'en tirer, il parlera.

Michel s'écria :

– Vous oubliez le second meurtre. Celui-là l'enverra derrière les barreaux pour le restant de ses jours.

Michel se leva.

– Moi, j'ai pas besoin d'attendre les numéros de téléphone. Je sais où retrouver Fallini. Celui-là, laissez-le-moi. Ben n'est pas particulièrement aimé dans le milieu et j'en connais plusieurs qui parleront s'ils sont au courant de quelque chose.

Le Manchot se leva à son tour.

– Viens quand même avec moi jusque chez les

Aubin, c'est à deux pas. Je te donnerai le numéro de téléphone d'un des jeunes. Moi, je garderai l'autre et le type qui est marié.

Les deux hommes sortirent du restaurant. En passant devant sa voiture, le Manchot décida d'appeler au bureau.

– Candy a peut-être téléphoné. Nous saurons enfin ce qui s'est passé. Si elle a vu l'assassin, une partie du mystère sera éclaircie.

Michel resta à l'extérieur pendant que Dumont se mettait en communication avec sa secrétaire. La conversation fut assez longue. Lorsqu'il sortit de sa voiture, le Manchot ne paraissait guère de bonne humeur.

– Qu'est-ce qui se passe, boss ?

– Candy a appelé. Elle ne connaît pas l'assassin, elle l'aurait mentionné. Elle a trouvé un endroit pour se cacher, mais elle n'a pas dit où. Je ne m'étais pas trompé, la police est à sa recherche. Mais l'inspecteur Bernier profite odieusement de la situation.

– Comment ça ?

– Rita a écouté la radio. On parle seulement de l'affaire, mais on dit que Candy Varin, une collaboratrice du détective privé, le Manchot, est recherchée comme témoin important pour ce meurtre. Et ce n'est pas tout. Rita m'a dit qu'on a aussi annoncé que Robert Dumont et son acolyte, Michel Beaulac, sont également disparus et que, selon les policiers, nous serions en train d'aider une criminelle à se soustraire à la justice. Oh, mais Bernier ne nous empêchera pas de faire notre travail. Tant qu'il n'aura pas retrouvé Candy, il nous laissera probablement agir à notre guise. Mais il ne faut plus appeler à l'agence : ils ont dû mettre nos lignes téléphoniques sur table d'écoute. Vite, mon grand, au travail. Il nous faut finir de démêler cette affaire.

Michel Beaulac regarda curieusement son chef. À l'entendre, le Manchot semblait connaître une bonne partie de la vérité.

– Torrieu, pour moi, il m'a pas tout dit ! Il me cache sûrement quelque chose.

VIII

Vendeur de drogue

Le Manchot avait vu juste. Lorsqu'il arriva près de la demeure des Aubin, deux voitures de la police étaient stationnées devant la porte. Bientôt, l'une des voitures s'éloigna. Cinq minutes s'écoulèrent, puis ils virent sortir madame Aubin accompagnée de deux hommes.

– Deux détectives, sans doute, murmura Michel.

– Oui, je connais le plus vieux, je l'ai rencontré tantôt. C'est le sergent-détective Perron, il est nouvellement attaché à l'escouade des homicides.

Madame Aubin monta dans la voiture des policiers et l'automobile s'éloigna aussitôt.

– Allons-y, fit le Manchot. On ne surveille

plus la maison.

– Boss, laissez-moi me rendre seul dans la cour arrière. On ne sait jamais, si d'autres policiers surveillent, on se ferait prendre tous les deux.

– Tu sauras trouver la maison ?

– C'est facile, la quatrième du coin. Il y a sûrement une ruelle à l'arrière.

– Bon, vas-y, je t'attends.

Michel fut à peine trois minutes absent.

– J'ai trouvé facilement, elle a lancé tout le bloc-notes dans la cour. Mais il y a plusieurs numéros là-dessus.

– Ne restons pas ici, retournons à ma voiture.

Michel trouva les numéros de téléphone de trois des hommes, soit celui de Grégoire Toupin, de l'étudiant qui avait pour prénom Daniel et de René Lavoie.

– Je ne cherche pas pour Fallini, je sais où le trouver, dit Michel en remettant le bloc au Manchot.

– Disons que je me charge de Grégoire Toupin. Ce sera assez facile pour lui, puisqu’il est marié et que nous avons son numéro de téléphone. Je devrais retracer rapidement son adresse. L’étudiant, ce sera un peu plus long : on ne possède que son prénom. Je m’en occuperai ensuite.

– Quant à moi, après Fallini, j’essaierai de rejoindre Lavoie.

Le Manchot conseilla à son collaborateur :

– Fais comme moi. Je crois que ce sera préférable, si on veut s’éviter des ennuis avec la police. Place ta voiture sur un terrain de stationnement et prends un taxi. Déjà, j’ai l’impression qu’on doit chercher nos voitures partout.

– Entendu.

Avant de descendre, Michel se retourna pour demander :

– Et Candy, on s’en occupe pas ?

– Elle nous dit de ne pas nous inquiéter, suivons son conseil. Elle doit avoir des amies que

nous ne connaissons pas, et elle sera allée se réfugier chez l'une d'elles. Je suis certain qu'elle trouvera un moyen pour communiquer avec nous. Elle connaît l'inspecteur Bernier, elle sait qu'il fera surveiller nos lignes téléphoniques. Elle ne commettra pas d'imprudences.

Lorsque Michel fut parti, le Manchot resta un bon moment dans sa voiture à jeter un coup d'œil sur les notes qui se trouvaient sur le bloc. La plupart des inscriptions provenaient de la même main, par exemple, tous les numéros des amis d'Hélène.

– Ce n'était guère prudent, pensa le détective. Aubin a dû demander à sa femme des explications concernant ces numéros. Elle a probablement été obligée de lui dire la vérité et ça n'a fait qu'exciter sa jalousie.

Il craignait toujours de faire fausse route. Si Aubin était responsable de la mort de sa belle-sœur, l'affaire prenait une tout autre tournure.

« Je ne saurai sans doute jamais ce qu'il a voulu me dire en me donnant rendez-vous dans cette maison de chambres. »

Il allait déposer le bloc sur la banquette, près de lui, lorsqu'à l'endos il lut une adresse, écrits de la main d'Yvette Aubin.

« L'adresse de la maison de chambres... le numéro 6 y est inscrit. Je me demande si cette inscription y est depuis longtemps ? »

Brusquement, il prit sa décision. Tout comme il venait de le conseiller à Michel, il abandonna sa voiture sur un terrain de stationnement, sauta dans un taxi et donna l'adresse de la maison de chambres.

En y arrivant, comme il s'y attendait, le Manchot se rendit immédiatement compte que les policiers avaient quitté les lieux. Sans hésiter, il se rendit à l'appartement du logeur.

– Je suis un ami de monsieur Aubin, le type qui a été tué. Je suppose que les policiers vous ont interrogé à son sujet ?

– Pourquoi voulez-vous savoir ça ?

Robert Dumont décida de se présenter. Les journaux avaient beaucoup parlé de lui au cours des derniers mois et son nom produisait toujours

de l'effet.

– C'est vous, le Manchot ?

– Oui. Je voudrais savoir si vous connaissiez bien Aubin ?

– C'était un bon client. Il venait régulièrement ici. La chambre numéro 6, c'était toujours pour lui. Je la lui gardais. Vous savez, c'est plus comme autrefois alors qu'on louait presque les chambres à l'heure. Alors, quand on a un bon client, on cherche à le conserver.

– Et il vous avait appelé pour réserver cette chambre ?

– Non, je la louais jamais, à l'exception des fins de semaine ; ça, il le savait.

– Et il possédait la clef ?

L'homme se mit à rire.

– Ici, monsieur le Manchot, les chambres, elles ont pas de clef.

– Mais alors, vous devez surveiller tous ceux qui entrent dans cette maison ?

– Rares sont les personnes qui oseraient aller

s'installer dans une chambre sans payer. Moi, je dois m'arranger pour rien voir, rien entendre. Comme monsieur Aubin, j'suis certain qu'il ne venait pas tout seul dans sa chambre. Mais il arrivait jamais avec une femme. Aujourd'hui, je l'ai pas vu arriver.

Le Manchot résuma :

– Si je comprends bien, une personne a pu entrer et se rendre à la chambre 6 sans que vous la voyiez ?

– Oui monsieur. Aubin l'a fait et la blonde qui l'a tué également.

Le détective hésita, avant de demander :

– Puis-je me servir de votre téléphone ?

– Certainement et j'vous chargerai rien à part ça.

Le Manchot composa rapidement un numéro.

– Restaurant Au Ciel clair.

– C'est Willie qui parle ?

– Oui.

– Robert Dumont. Voulez-vous traverser de

l'autre côté, Willie ? Apportez un café à Rita et laissez-lui une note. Faut qu'elle me rappelle.

Le détective donna le numéro de téléphone. Sa secrétaire comprendrait aussitôt. Ce n'était pas la première fois que le Manchot employait ce subterfuge dans le but de déjouer les policiers qui se servaient de l'écoute électronique. En recevant son café, Rita chercherait immédiatement la note, préviendrait Landry ou un autre employé présentement au bureau ; puis elle sortirait, traverserait au restaurant et téléphonerait de là.

Et c'est exactement ce qui se passa. Quelques instants plus tard, le Manchot était en communication avec sa secrétaire.

– Pas de nouvelles de Candy ?

– Non.

– Je voudrais un renseignement précis, Rita. Quand monsieur Aubin a téléphoné, il a demandé à me parler, n'est-ce pas ?

– Oui et j'ai dit que vous étiez absent. Il a insisté, il disait que c'était important.

– Et il a donné l'adresse de la maison de

chambres ?

– Pas tout de suite. Il a rappelé une seconde fois, quelques minutes plus tard. Là, il m'a donné l'adresse pour que je vous la communique. « Quand vous l'aurez fait, appelez-moi à la maison et j'irai retrouver Monsieur Dumont », a-t-il ajouté.

– Pas d'autres nouvelles des policiers ?

– Oui et non, je suis certaine que le bureau est surveillé. J'ai également entendu du bruit sur la ligne téléphonique.

– Dans ce cas, ne cherchez pas à nous rejoindre, Michel et moi. D'ailleurs, nous avons abandonné nos voitures. S'il y a quelque chose de spécial, faites-moi signe par l'entremise de mon « bell boy » et je vous rappellerai au restaurant.

– Compris, monsieur Dumont.

– Si jamais les policiers vous questionnent, dites que vous aviez une amie à rejoindre, un appel interurbain, et que c'est pour cette raison que vous l'avez fait de l'extérieur.

– Ne vous inquiétez pas pour moi, monsieur

Dumont, je saurai bien me débrouiller.

Une fois son appel terminé, le Manchot demanda au concierge s'il possédait un bottin téléphonique. Dès qu'il l'eut en main, le détective chercha le nom de Grégoire Toupin. Il trouva à G. Toupin un abonné possédant le même numéro de téléphone que celui qui était inscrit sur le bloc. Il nota l'adresse dans son calepin. Profitant de la courtoisie du concierge, il composa le numéro de l'étudiant qui avait pour prénom Daniel. S'efforçant de changer sa voix, le Manchot demanda lorsqu'on répondit :

– Je suis bien chez monsieur Dupuis ?

– Il n'y a pas de monsieur Dupuis, ici.

– Pourtant, on m'a donné ce numéro. Écoutez, je veux parler à monsieur Dupuis.

– Puisque je vous dis que vous avez le mauvais numéro. Ici, c'est chez monsieur Magnan.

– Excusez-moi.

Il nota le nom dans son calepin, puis rappela immédiatement le même numéro. Cette fois, il ne

chercha pas à camoufler sa voix.

– Je voudrais parler à monsieur Daniel Magnan.

– Je regrette, mais je ne l’attends pas avant la fin de la journée.

– Pouvez-vous me dire où je pourrais le rejoindre ?

– Il est présentement à l’Université de Montréal. Si vous voulez laisser votre nom, je vais lui demander de vous rappeler.

– Je suis sur la route, je lui téléphonerai vers cinq heures.

Le détective raccrocha. Avec le prénom, le nom de famille et maintenant qu’il savait que l’étudiant était inscrit à l’Université de Montréal, il serait facile de le retracer.

Le Manchot glissa un pourboire dans la main du concierge, sortit, sauta dans un taxi et donna l’adresse de la demeure de Grégoire Toupin.

« J’ai l’impression que nous pourrions éclaircir ce mystère plus tôt que je ne le croyais. »

*

– Ah ben, tabarnak ! Regardez qui vient d’entrer, un revenant !

– Attention à ce que vous allez dire, les gars, le grand Mike, c’est un « chien » déguisé en détective privé.

Un autre gars lança :

– Ça sent la police, ici. Y a des déchets qui brûlent quelque part ?

Michel Beaulac se dirigea vers le fond de la taverne, sans s’occuper de ceux qui l’interpellaient. Quatre hommes jouaient au billard.

– Salut, les gars !

Michel prit une chaise, la retourna et s’assit en appuyant les deux bras sur le dossier. Un des joueurs se dirigea lentement vers lui.

– Qu’est-ce que tu veux, Beaulac ? Tu sais qu’on aime pas trop te voir ici. Si monsieur

Lionel te protégeait pas, j'en connais quelques-uns qui t'auraient réglé ton compte. Les gars qui payent pas leurs dettes, nous autres, on n'endure pas ça.

– J'ai besoin d'un renseignement !

Plusieurs se mirent à rire.

– Combien tu payes, le grand ? Qui que tu veux faire arrêter ? T'es mal pris ?

Tous parlaient ensemble et, déjà, Michel Beaulac commençait à regretter d'être entré dans cette taverne, un des repaires de la petite pègre.

– Je cherche Benito Fallini !

– Qu'est-ce que tu lui veux ? Tu baisses dans mon estime, Beaulac. Dis-moi pas que c'est lui qui te passe des tuyaux ? Ça nous surprendrait pas. Si tu te fies à ce que Ben va dire, tu fais mieux de te surveiller. Ce gars-là, il vendrait sa propre mère pour un vieux trente sous.

Michel connaissait bien celui qui venait de parler. Il se prénomrait Vic. C'était un fier-à-bras qui aimait à imposer sa loi.

– Si tu veux un conseil, reste pas ici, Beaulac,

Les gars te feront pas de mal, mais ils aiment pas ça.

– Écoute, Vic, j'ai rien à voir avec Fallini. Il est mêlé à une affaire et j'aimerais seulement lui poser quelques questions.

Vic tendit sa queue de billard à un de ses amis.

– Joue à ma place, Bob.

Il s'assit en face de Beaulac.

– Fallini ne vient plus ici : on l'a barré. C'est un beau trou d'cul : il a vendu de la drogue à des enfants. Nous autres, on aime pas ça. Alors, c'est inutile de le chercher ici.

Michel insista :

– Faut que je le trouve. C'est possible que j'y règle son compte pour un maudit bon bout d'temps.

– T'es sérieux, quand tu dis ça ?

– Penses-tu que j'aurais pris la peine de venir vous trouver si j'avais pensé que vous étiez des amis de Fallini.

– Attends-moi, j'vas essayer de t'obtenir un

renseignement.

Vic s'éloigna en direction des cabines téléphoniques. Il resta près de dix minutes absent. Michel qui, depuis des mois, ne prenait plus d'alcool, s'était commandé, au grand divertissement de tous, une eau minérale.

Vic revint, enfin.

– Tu m'as jamais vu, c'est pas moi qui t'ai donné ce renseignement-là. Fallini se tient avec la gang de l'Est, si tu vas au Rapide, on devrait pouvoir te dire où il se trouve. Tu connais le Rapide ?

– Oui, le bar, sur la rue Notre-Dame ?

– C'est ça.

– Merci, Vic, t'es un chum !

– Ta gueule ! Dis pas ça à haute voix, j'veux pas me faire d'ennemis.

Michel s'empressa de sortir de la taverne. Il sauta dans un taxi et se fit conduire dans l'est de la métropole.

Le jeune détective s'était déjà rendu dans ce

petit bar, une fois ou deux, mais il n'y avait pas d'amis. Il serait sans doute difficile d'obtenir des renseignements. Heureusement, la chance lui sourit.

Il venait tout juste d'entrer dans le cabaret, quand il reconnut Benito Fallini, assis au bar. Il causait avec un des employés. Michel s'avança et posa sa main sur l'épaule de l'Italien.

– Salut, Ben !

L'homme se retourna. Il avait les cheveux noirs, très frisés, il portait de très longs favoris qui rejoignaient presque la moustache épaisse qui couvrait tout l'espace disponible entre son nez et sa lèvre supérieure.

– Tu me reconnais ? Michel Beaulac. On s'est rencontré quand tu te tenais dans le centre-ville.

– Je te replace. Qu'est-ce que tu veux ? J'travail pas avec des gars qui se tiennent avec la police, moi.

– On peut se rendre service, tous les deux. Je peux probablement t'éviter des tas d'ennuis. Tu sais qu'Hélène Granger est morte ?

– Connais pas !

– Joue pas à l'innocent. Ton nom a été mentionné, Ben. Mais y a une chose que tu ignores sur cette fille-là : sa mort serait pas naturelle. Alors, tu fais mieux de m'écouter.

Fallini regarda autour de lui, puis fit signe à Beaulac de le suivre.

– Allons nous asseoir dans le coin, là-bas. J'aime pas quand y a des senteux qui écoutent.

– Moi non plus.

Michel paya un verre à Fallini. Ce dernier semblait tout à fait à l'aise.

– Qui t'a dit que je connaissais cette fille ?

– Hélène Granger tenait un journal et elle a mentionné ton nom. J'ai été le premier à mettre la main sur ce journal. J'ai arraché la page où elle parle de toi.

– Combien que tu veux ? demanda aussitôt le truand.

– Tu te trompes, Ben, je suis pas venu ici pour te faire chanter. Hélène Granger a été trouvée

morte dans un bain.

– Je le sais ; j’ai lu le journal, ce matin. Mais on parle d’une crise cardiaque.

– Exact. Cependant, on a découvert qu’avant d’avoir cette crise, Hélène a été frappée à la tête. C’est pas elle qui a décidé de prendre son bain. On est persuadé que quelqu’un l’a déshabillée et l’a placée dans la baignoire.

Fallini demanda :

– Tu vas donner cette page du journal à la police ?

– Tout dépend de ce que tu vas me dire. J’ai besoin de renseignements. Tout d’abord, où étais-tu hier après-midi ?

L’homme éclata de rire.

– Tu m’amuses, Beaulac. Tu me demandes un alibi, à moi ? Mais tu sais bien que je peux trouver une dizaine d’amis qui jureront que j’étais avec eux à l’heure de la mort de la Granger. Mais hier, chum, si tu veux savoir la vérité, j’ai passé la journée à l’hôpital. Ça, c’est facile à prouver, pas vrai ?

– Quel hôpital ? demanda Michel, sans sourciller.

– Maisonneuve, j’ai subi des examens pour le foie. Tu peux vérifier, le grand. Quant à Hélène Granger, je la voyais rarement. Elle voulait toujours que j’y passe de la marchandise, mais elle avait jamais d’argent. Toujours prête à payer en nature, par exemple. Si tu l’as vue, tu sais que c’était tentant. J’ai marché une fois ou deux ; mais ensuite, j’ai compris que ça engraisait pas un porte-monnaie.

Le jeune Beaulac prit quelques notes dans son calepin.

– Donc, elle était « revendeuse » pour toi ?

– Très peu. C’était une bonne cliente, elle. Sa sœur aussi.

Michel sursauta.

– Sa sœur ? fit-il.

– C’est ce qu’elle me disait. Je suis pas allé vérifier. Sa sœur, moi, je la connais pas. Ou plutôt, oui, je lui ai parlé une couple de fois au téléphone, mais je l’ai jamais vue.

– Quand tu rencontrais Hélène, ça se passait où ?

Fallini éclata de rire :

– Penses-tu que j'étais pour payer un motel en plus ? Pas question. D'ailleurs, elle était pas regardante. Je lui téléphonais, puis, si elle était libre, j'passais la voir à son appartement. C'est pas plus difficile que ça.

– Tu connais ses autres amis ?

– Non. Oh, je sais qu'elle en avait un ou deux qu'elle pensait pouvoir faire chanter. Mais j'ai jamais questionné ; moi, ça me regardait pas.

Michel comprit qu'il n'obtiendrait rien de plus de Benito. Il se leva.

– Je vais vérifier ton alibi.

– Tant que tu voudras, fit Fallini. J'ai pas peur.

Puis, baissant la voix, il demanda :

– T'as pas besoin de bon stock ? Je peux t'en fournir, tu sais. Ça, ça reste entre nous. Même si tu voulais tout rapporter à tes amis les policiers, je nierais. Mais oublie-moi pas ; si jamais t'as

besoin de te remonter, viens me voir. Ça me fera plaisir de rendre service à un ancien ami.

Michel ne releva pas la remarque. Il avait un autre nom sur sa liste et il espérait bien rencontrer cet homme qui était, semblait-il, le seul à avoir véritablement aimé Hélène Granger.

Le jeune détective venait à peine de sortir du cabaret, que Fallini faisait signe à un type, assis près de la porte.

– Ronald ! Vite, saute dans ton char et suis ce type-là. Et un bon conseil, tu fais mieux de pas le perdre de vue, sinon, tu vas avoir affaire à bibi.

IX

Les autres suspects

Le Manchot sonna à la porte. Ce fut une femme dans la trentaine qui vint ouvrir.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Monsieur Grégoire Toupin est-il ici ?

– Non, il est à son travail.

– Vous êtes madame Toupin ?

– Oui.

Robert Dumont, en un rapide coup d'œil, détailla la femme. Madame Toupin n'était pas très grande, à peine cinq pieds, et elle devait peser au-dessus de cent soixante-quinze livres.

– À quelle heure monsieur Toupin sera-t-il de retour ?

– Pour le souper, dit-elle d'une voix plutôt

raide. Mais ça arrive qu'il ne téléphone pas et moi, pendant ce temps-là, la belle poire, j'attends. Qu'est-ce que vous lui voulez, à mon époux ? Vous êtes un collecteur ?

– Mais non, madame. Je suis policier-enquêteur.

– Ah ! Grégoire aurait-il fait quelque chose de pas correct ?

Puis, brusquement, elle se fit plus accueillante.

– Entrez donc, j'aimerais ça vous causer un petit peu.

Elle le fit passer dans un salon fort bien meublé. Sans être riches, les Toupin semblaient assez à l'aise.

Le Manchot se devait d'être particulièrement prudent. Cette femme n'avait peut-être jamais entendu parler d'Hélène Granger. Le couple pouvait s'entendre à merveille et la moindre indiscretion risquait de briser un ménage à tout jamais.

– Je savais bien que mon mari me cachait quelque chose. Le soir, quand il ne rentrait pas, il

n'a jamais voulu répondre à mes questions. Vous voulez le questionner sur quoi ?

– Connaissez-vous un certain Edmond Aubin ?

– Aubin ? Non, c'est la première fois que j'entends ce nom-là. Est-ce que ce serait le mari d'une femme que Grégoire connaît ?

Elle paraissait très méfiante. Sa curiosité était excitée et il était clair qu'elle manquait de confiance en son mari.

– Vous laissez entendre que votre mari... enfin, qu'il a une ou des petites amies ?

Elle s'écria :

– Je le savais bien. Vous enquêtez pour un mari. Ça ne me surprend pas. Mais Grégoire est prudent. Moi, je me suis rendu compte qu'il connaissait d'autres femmes, j'suis pas folle, vous savez. Il se détachait de moi, il était mal à l'aise quand je lui demandais des explications, une fois même et c'est ça qui m'a ouvert les yeux, une femme a téléphoné ici, elle voulait parler à Grégoire. C'est là que j'ai commencé à

comprendre. Et puis, il dépensait beaucoup, même qu'il vidait ses comptes de banque. C'était pas normal. C'est pour ça que je l'ai fait suivre.

– Vous avez découvert quelque chose ?

Elle haussa les épaules.

– Rien. Moi, j'ai fait affaire avec un enquêteur qui s'annonçait dans le journal. C'est pas fameux. J'ai l'impression de m'être fait organiser. Vous savez, ces détectives privés-là, ça va où ça paie le mieux. Il a sûrement contacté mon mari.

– Vous êtes certaine de ça ?

Elle leva les deux bras en l'air dans un geste désespéré.

– Si vous aviez vu la scène qu'il m'a faite. Il m'a traitée de tous les noms, disant que je n'avais plus confiance en lui, que je le faisais suivre. Il m'a même menacée de demander le divorce. Mais je l'ai calmé.

– De quelle façon ?

Elle montra ses grosses mains potelées.

– Grégoire sait que je suis mauvaise. Quand je

lui ai dit que j'en avais assez, il s'est calmé. Si vous pensez que je vais me laisser organiser par un maigrichon de son espèce, vous vous trompez.

Le Manchot décida de tenter sa chance.

– Le prénom d'Hélène, ça ne vous dit rien ?

Elle bondit.

– Hélène ? s'écria-t-elle. Mais c'est elle qui a téléphoné ici. Vous la connaissez ?

– Disons que j'enquête sur les activités de cette femme.

Il donna l'adresse du logement d'Hélène Granger.

– Cette adresse, ça vous dit quelque chose ?

– Attendez donc une minute... peut-être pas l'adresse, mais la rue, oui... Bougez pas, je vais chercher le rapport du privé que j'ai engagé.

Elle revint avec un long papier dactylographié. Le Manchot aurait bien aimé y jeter un œil, mais elle se tenait loin du détective et comprit immédiatement qu'il n'en était pas question.

– C'est bien ça. La même rue. Mon mari est

allé dans ce quartier-là à deux reprises. Mais il n'y a pas d'adresse.

– Vous avez parlé de ce rapport à votre mari ?

– Quand j'ai vu qu'il savait que j'avais engagé un détective, je ne me suis pas gênée. Je lui ai parlé de cette Hélène, je lui ai parlé de cette rue. Évidemment, il a tout nié. Une chose que je peux vous dire, c'est que depuis qu'on a eu cette discussion, il est un peu mieux. Il est plus nerveux ; ça, c'est normal, mais d'après moi, il ne la voit plus, cette Hélène... Mais je me demande s'il n'y en a pas d'autres.

Le Manchot crut bon de la rassurer.

– Probablement que non, madame. L'important, c'est de ne pas inquiéter votre mari inutilement. Je recherche Hélène Granger car elle a quitté le pays. Alors, comme j'avais le nom de votre mari...

La grosse femme parut rassurée. Elle était maintenant toute souriante.

– Ça veut dire que mon mari ne pourra plus revoir cette fille ? Mon Dieu que je suis contente.

Vous savez, pour tout vous dire, elle était en train de nous ruiner.

Le Manchot sortit bientôt de la demeure des Toupin. Il chercha une cabine téléphonique et il entra en communication avec Rita, en demandant de nouveau la collaboration du restaurateur d'en face.

– Y a-t-il du nouveau ?

– Oui, beaucoup. On vient tout juste de me livrer un message spécial. Candy est habile. Elle n'a pas voulu téléphoner. Vous savez où elle se trouve ? À l'hôpital.

– Quoi ? Elle est encore blessée ?

– Non, pas du tout. Mais elle a compris que ce serait le seul endroit sûr pour elle.

– Bravo ! c'est très habile, cria le Manchot. Même si l'heure avance, Rita, demeurez au bureau. Je prends un taxi, je récupère ma voiture et j'arrive.

– Mais la police... l'inspecteur Bernier ?

– Ne vous inquiétez pas, je rejoins moi-même les sergents-détectives Perron et Ladouceur. Je

les convoque au bureau, le plus tôt possible. Si Michel vous appelle, dites-lui qu'il abandonne toute recherche et qu'il revienne à l'agence lui aussi.

Rita ne comprenait plus rien.

– Mais que se passe-t-il ? Vous ne craignez plus que Bernier vous cause des ennuis ?

– Pas du tout, car j'ai résolu tout le mystère. Je comprends exactement ce qui s'est passé. Mais pour mettre un point final à cette affaire, il va falloir tendre un piège et Candy vient justement de m'en donner l'occasion.

– Vous voulez dire que vous savez qui a tué ?

– Oui, il s'agissait tout simplement de bien réfléchir et tout est devenu clair et net. Je ne tarderai pas. Surtout, dites bien à Perron et Ladouceur que je ne veux pas voir Bernier au bureau. Ces deux détectives auront la chance de se couvrir de gloire : c'est ma petite vengeance contre l'inspecteur, lui qui se croit tellement supérieur.

Et sans en dire plus long, Robert Dumont

raccrocha. La nouvelle que Rita venait de lui apprendre lui avait enlevé un poids énorme sur les épaules.

« Je ne souhaite qu'une chose, c'est que cet assassin tombe dans le piège. »

*

Michel ne comprenait plus rien.

– Torrieu, j'ai même pas fini mon enquête. J'ai questionné Fallini vous venez d'entendre mon rapport. Mais l'autre, Lavoie, celui qui semblait aimer réellement Hélène Granger...

– Il n'est plus nécessaire de le rencontrer.

– C'est Fallini que vous soupçonnez ?

Et le grand Beaulac ajouta :

– Vous savez, je suis pas idiot. Ça faisait à peine cinq minutes que j'étais sorti du cabaret que je me suis rendu compte que Fallini me faisait suivre. Je me suis servi du vieux truc : entrer dans un grand magasin par une porte, sortir

par une autre pour échapper à la surveillance. C'est ça, pas vrai, c'est Fallini que vous soupçonnez ?

Et Michel tira ses propres conclusions :

– Hélène vendait de la drogue pour Fallini. Elle lui devait sûrement une grosse somme. Elle ne pouvait pas payer. Il la rencontre chez sa sœur et la tue. Aubin a deviné la vérité, il vous appelle, mais Fallini le fait surveiller de près et l'élimine. J'ai découvert la vérité, n'est-ce pas ?

Le Manchot ne put s'empêcher de rire.

– Tu ferais un bon romancier, Michel. Tantôt, tu comprendras ce qui s'est passé. J'attends trois visiteurs. Ils ne devraient pas tarder, maintenant.

Ce furent Ladouceur et Perron qui arrivèrent les premiers. Les deux policiers étaient mal à l'aise.

– L'inspecteur ignore que nous sommes ici, fit Ladouceur ; autrement, nous risquerions notre place. Présentement, Bernier a terminé son service. Il ignore donc que vous êtes revenu à votre bureau. Autrement, il nous ordonnerait de

vous conduire immédiatement au poste. N'oubliez pas que votre assistante, mademoiselle Varin, est soupçonnée de meurtre.

Le Manchot eut un mouvement d'impatience.

– Allons, Ladouceur, je sais que vous êtes plus intelligent que ça. Tout ce que je vous demande, c'est d'être patient. Je vais vous donner l'occasion d'éclaircir ce mystère et de montrer à Bernier que vous êtes de bons détectives.

Assis dans un des fauteuils, les deux jambes allongées, Michel brûlait d'impatience. « Qui donc le boss attend-il ? »

Mais Robert Dumont décida de commencer immédiatement à donner ses explications. Selon son habitude, il étendit la main droite, fouilla dans la boîte qui se trouvait sur son bureau, en sortit un cigare, l'alluma, lança un nuage de fumée vers le plafond, puis :

– Parlons tout d'abord de la mort de mademoiselle Granger, commença-t-il. Elle a succombé à une crise cardiaque. Mais la personne qui l'a frappée croyait avoir commis un meurtre

et a voulu faire croire à un accident en préparant toute la mise en scène destinée à faire croire que cette fille est morte en prenant son bain. Qui a pu tuer Hélène Granger ? C'est la première question que je me suis posée... et j'avais deviné la réponse lorsque, tout à coup, Aubin se fait assassiner. À ce moment-là, je ne savais plus que penser. Ça détruisait complètement ma première théorie.

Il s'arrêta de parler pour prendre une bouffée de son Havane. Perron en profita pour demander :

– Mais quelle était cette théorie ?

– Tout d'abord, j'ai éliminé deux suspects, madame Aubin et son mari. Yvette Aubin disait aimer sa sœur ; mais elle est d'une extrême jalousie, elle savait que son mari la trompait avec elle, elle aurait pu tuer. Mais voilà, elle avait un excellent alibi, ayant passé l'après-midi au chevet de sa mère. Et puis, il y avait l'histoire du fameux bouchon de bain. Personne, hormis Aubin et sa femme, n'était au courant de l'histoire de la chaînette brisée. Si l'un des deux avait préparé toute cette mise en scène, il aurait mis le

bouchon. Pourquoi placer une guenille et permettre alors aux policiers de se poser des questions ? Donc, par le fait même, j'éliminais Aubin et sa femme.

Ladouceur, voulant faire voir au Manchot que les policiers, eux aussi, avaient progressé dans leur enquête, déclara :

– Mais il y a d'autres suspects. Nous avons découvert bien des choses. Hélène Granger avait plus d'un amant, elle se droguait et vendait également du « stock » à des étudiants.

Michel en profita pour lancer :

– On sait tout ça, sergent, j'ai même parlé longuement avec Fallini.

Le Manchot sortit son calepin et donna tous les noms de ceux qu'il considérait comme suspects. Cette fois, le sergent-détective Perron prit un petit air triomphant.

– L'étudiant et Lavoie, vous pouvez les éliminer. On a vérifié leurs alibis. Ils ne peuvent avoir rencontré Hélène Granger.

– Je le sais, fit le Manchot et je n'ai pas eu

besoin de les interroger. J'ai questionné une voisine d'Hélène Granger. La victime ne se gênaient aucunement pour recevoir ses amants chez elle. Alors, je me suis posé une question. Pour quelles raisons a-t-elle donné rendez-vous à un homme, chez sa sœur ? Pourquoi ne pas recevoir ce type à son appartement ?

Personne n'osait répondre. Robert Dumont poursuivit donc :

– C'était facile de deviner la vérité. Ce suspect refusait de se rendre chez Hélène Granger ; mais, par contre, il était prêt à la voir ailleurs. Lequel, parmi tous ces suspects, remplissait cette condition ? Sûrement pas Fallini. D'ailleurs, il a avoué à Michel s'être rendu souvent chez Hélène. Mais, parmi les suspects, il y avait un homme marié. Depuis, j'ai appris que cet homme était surveillé étroitement par un détective privé, détective engagé par son épouse. Cette dernière savait dans quel quartier demeurait Hélène Granger. Donc, on n'a qu'à tirer les conclusions.

Perron murmura :

– J'en étais venu à la même conclusion que

vous, Dumont. Mais c'est l'assassinat d'Aubin qui m'a complètement débalancé.

Le Manchot reprit rapidement :

– Mais pourquoi ? Quand j'ai décidé de séparer les deux causes, j'ai compris. Hélène Granger a plusieurs amants dont un homme marié. Ce dernier ne veut plus la voir, car sa femme jalouse le fait surveiller, et ce ne sont que des ennuis qui le guettent. Mais, sans être riche, il a un peu d'argent. Hélène le fait chanter. Il paie, mais il veut en finir. Il refuse de se rendre chez Hélène Granger, justement à cause de la surveillance. Arrive l'appel d'Yvette Aubin. Hélène se rend chez sa sœur et se met immédiatement en communication avec Toupin. S'il la rencontre chez Aubin, il ne risque plus rien. Toupin se rend au rendez-vous avec l'idée d'en finir une fois pour toutes avec le chantage de cette fille. On se querelle, il la frappe, elle tombe et meurt d'une crise cardiaque. Il a peur d'être accusé de meurtre. On peut supposer qu'Hélène se préparait à prendre son bain quand Toupin est arrivé, alors, il décide de camoufler l'accident, de

le rendre plus naturel. Il déshabille Hélène, met une guenille à la place du bouchon qu'il ne trouve pas, il place le corps d'Hélène dans le bain et retourne au travail, assuré que jamais on ne l'inquiétera.

Ladouceur, qui avait charge de l'enquête sur la mort d'Aubin, demanda :

– Mais pourquoi aurait-il tué Aubin ?

Juste à ce moment, le bruit strident de la sonnerie se fit entendre dans le bureau du Manchot et, un instant plus tard, la voix de Rita résonna :

– Monsieur Grégoire Toupin vient d'arriver.

– Faites entrer.

Et, se tournant du côté du détective Perron, le Manchot lui fit signe.

– À vous de travailler, sergent. Vous pouvez lui dire que vous avez trouvé un témoin qui l'a vu entrer chez Aubin. Après tout, un détective l'a suivi longtemps. Et ne craignez rien, la conversation sera enregistrée.

Ladouceur jeta un coup d'œil sur le bureau du

Manchot.

– Il ne permettra jamais que vous mettiez cet appareil en marche.

– Et je ne le mettrai pas non plus.

Le Manchot montra sa prothèse.

– J’ai ici un micro électronique, dans cette prothèse, il est relié à un appareil placé dans l’autre bureau. Vous voyez, messieurs, mon infirmité peut parfois m’aider.

*

Robert Dumont avait vu juste sur toute la ligne. Au début de l’interrogatoire, Grégoire Toupin nia tout. Mais plus tard, comprenant qu’on ne pouvait l’accuser de meurtre, il conta ce qui s’était passé. Hélène avait voulu le faire chanter, il avait perdu la tête et l’avait frappée.

– Quand je me suis rendu compte qu’elle était morte, j’ai eu peur, puis j’ai pensé à la salle de bains. Pour tenter de me charmer une fois de

plus, Hélène n'avait pas hésité à passer un déshabillé de sa sœur. Elle était nue en dessous et ne se gênait pas pour me le faire voir. Mais jamais je n'ai voulu la tuer, ç'a été un accident.

Les policiers possédaient maintenant l'enregistrement des aveux de Toupin. Le sergent-détective Perron fit appel à des collaborateurs. On vint chercher Toupin pour le conduire derrière les barreaux.

Lorsque le calme fut rétabli, Michel demanda :

– Mais tout ça n'éclaircit pas le meurtre d'Aubin.

– Toi, Michel, tu aurais dû deviner la vérité. Peut-être était-elle trop simple !

Et Robert Dumont dit d'une voix forte.

C'est Yvette Aubin qui a assassiné son mari.

On imagine la surprise de Michel et des deux policiers municipaux.

– Elle savait que son mari la trompait avec Hélène. Elle savait qu'Edmond Aubin louait une chambre presque régulièrement, la chambre numéro 6. Yvette Aubin, c'est peut-être dû au fait

qu'elle était enceinte, avait développé une jalousie malade. Enfin, elle a probablement cru que son mari était coupable de la mort d'Hélène. Mais Yvette Aubin m'a avoué qu'elle pensait que son mari pouvait la tromper avec d'autres. Aubin apprend quelque chose d'important. Quoi, on l'ignore, on ne le saura sans doute jamais. Il tente de me rejoindre, mais je ne suis pas au bureau. Alors, il fixe un rendez-vous. Il mentionne la chambre 6 et, une fois là, on doit l'appeler chez lui. Son épouse a saisi une partie de la conversation. Elle croit que son mari a demandé à une de ses maîtresses de se rendre à la fameuse chambre 6. Elle est décidée. Elle trouve une excuse pour sortir et se rend immédiatement à cette maison de chambres. Candy décide de me remplacer et va au rendez-vous. En voyant apparaître ma collaboratrice, la colère d'Yvette Aubin se rallume. Vous connaissez Candy, elle ne passe jamais inaperçue, blonde flamboyante, un corps dont les formes pourraient faire bander n'importe quelle statue...

Ladouceur approuva avec un sourire. Candy avait déjà fait du charme avec lui et le policier

n'avait pu demeurer insensible.

– Madame Aubin frappe Candy sitôt qu'elle entre dans la chambre. Puis, elle demande au concierge d'appeler son mari, de lui dire que la personne qu'il attend est arrivée. Aubin se présente à la chambre 6. Sa femme le tue en le poignardant à plusieurs reprises. Ensuite, elle sort sans bruit, laissant Candy près du corps de son mari. Elle est persuadée que c'est elle qu'on accusera.

Ladouceur demanda brusquement :

– C'est bien beau, tout ça, Dumont. Votre raisonnement peut paraître juste, mais avez-vous des preuves ? Et pourquoi mademoiselle Varin se cache-t-elle ?

Michel brusquement, coupa la parole à son patron :

– Oh, oh, attention à vos paroles, sergent. Candy se cache pas. Elle est retournée à l'hôpital et c'est tout à fait normal. Elle a reçu un coup sur la tête, elle qui relève d'un premier accident qui l'avait rendue amnésique.

Ladouceur n'en revenait pas.

– Tout le temps que nous cherchions mademoiselle Varin, elle était...

– À l'hôpital, oui, répondit le Manchot.

Le détective, après avoir rallumé son cigare, s'enfonça dans son fauteuil et avoua :

– Vous avez raison, sergent. Je n'ai aucune preuve tangible, mais je sais qu'elle est coupable. Michel, tu étais là lorsque j'ai rencontré madame Aubin. Tu ne te souviens pas de ce qu'elle a dit avant que nous la quittions ?

– Non, murmura le grand Beaulac. En tout cas, je n'ai rien remarqué de spécial.

– Elle a souhaité que nous capturions au plus tôt la personne qui avait poignardé son mari. Or, à l'exception de nous et des policiers, personne ne savait qu'Aubin avait été poignardé. Il aurait pu être tué d'une balle ou de toute autre façon. Mais Yvette Aubin ignorait tout de la mort de son mari. C'est moi qui lui ai appris la nouvelle. Alors, expliquez-moi comment il se fait qu'elle ait su qu'Edmond Aubin avait été poignardé ?

– Carabine ! laissa tomber Michel. Mais oui, j’aurais dû y penser.

– Notre erreur, messieurs, ce fut de croire qu’il ne s’agissait que d’une seule et même affaire. Mais, en réalité, il y a toujours eu deux coupables.

Le sergent-détective Ladouceur demanda :

– Mais comment allez-vous réussir à faire avouer Yvette Aubin ?

Le Manchot se leva, s’approcha de Michel et lui glissa quelques mots à l’oreille.

– Je te rejoindrai. Tu as bien compris ?

– Craignez rien, boss, je commettrai pas d’erreur.

Lorsque Michel fut sorti, sans s’occuper de ses deux visiteurs, le Manchot décrocha le récepteur et composa un numéro.

– Madame Aubin, ici Robert Dumont. J’espère que les policiers ne vous ont pas trop ennuyée ?... Bon, tant mieux... Oui, l’affaire tire à sa fin. La police recherche toujours la femme blonde, mais je sais qui elle est...

Et il parla de Candy Varin.

– Elle est rendue à l’hôpital Saint-Luc. Il donna même le numéro de la chambre.

– Évidemment, je n’ai pas prévenu la police. Je ne veux pas qu’on la trouble par des questions inutiles. D’ailleurs, pour le moment, elle ne peut parler. Mais le docteur m’a dit que ce soir, elle aura repris connaissance. J’y retournerai donc. Je suis persuadé que Candy a vu son agresseur, la personne qui a tué votre mari. Donc, l’arrestation ne saurait tarder. D’ici la fin de la soirée, l’assassin sera sous les verrous.

Quelques instants plus tard, le Manchot raccrochait. Les deux détectives s’étaient levés d’un bond.

– Vite, fit Perron, nous devons nous rendre à Saint-Luc.

– Si madame Aubin est coupable – et maintenant je vous crois, ajouta Ladouceur – elle tentera sûrement de faire taire mademoiselle Candy pour toujours.

– Je l’espère, je le souhaite, messieurs. Cr sera

notre seule preuve contre elle.

– Allons-y.

Ladouceur voulut s'élancer vers la porte, mais le Manchot le calma.

– Pas si vite, messieurs, nous avons du temps devant nous. Si nous arrivons en trombe à Saint-Luc, Yvette Aubin peut nous voir et ça éveillerait ses soupçons. Faites confiance à Beaulac. Il est déjà en route pour l'hôpital. Il va surveiller Candy de près et je suis persuadé que lui et ma collaboratrice n'auront aucune difficulté à capturer Yvette Aubin !

*

Les sergents-détectives Ladouceur et Perron étaient nerveux. Une fois près de Saint-Luc, le Manchot les avait obligés à prendre place dans sa voiture.

– Nous ne bougeons pas d'ici, messieurs. Lorsque tout sera terminé, Michel téléphonera à Rita, ma secrétaire et cette dernière me

préviendra. Il ne faut pas tout gâcher.

Après une demi-heure d'une attente qui parut une éternité, le bruit de la sonnerie fit bondir les trois hommes. Le Manchot décrocha.

– Oui, Rita, fit le Manchot en décrochant. Bon, parfait... ils sont dans la chambre de Candy ?... Merci, nous y allons tout de suite.

Robert Dumont raccrocha, fit signe aux deux hommes de le suivre et ils s'élancèrent vers l'hôpital. Quand ils entrèrent dans la chambre de Candy, tout de suite ils aperçurent Yvette Aubin, assise, sur le plancher, dans un coin. Michel avait déchiré un drap, lui avait ligoté les jambes et les poignets et lui avait appliqué un bâillon pour l'empêcher d'ameuter tout l'hôpital.

Beaulac expliqua :

– Quand je suis arrivé, j'ai mis Candy au courant de tout puis, je me suis caché dans le placard. Ç'a pas été bien long...

Candy prit la parole à son tour :

– J'avais éteint toutes les lumières et je faisais semblant de dormir. La porte s'est ouverte,

madame Aubin est entrée, elle s'est approchée du lit et là, de son sac, elle a sorti ce couteau.

Candy montra un couteau de cuisine, long et très acéré. Michel en profita pour prendre la parole.

– J'ai pas perdu une seconde. J'ai bondi sur elle et je l'ai maîtrisée.

Candy s'écria :

– As-tu peur de la vérité ? Si j'avais attendu que tu interviennes, je serais rendue au paradis.

Avec un petit air sarcastique, Michel murmura :

– Tu veux dire en enfer !

Candy ne releva pas la remarque de son collaborateur et continua :

– Elle a voulu me frapper, mais j'ai saisi son bras au poignet. Je connais les arts martiaux, ça n'a pas été long. J'ai réussi à lui faire lâcher son arme. Ça valait mieux pour elle, autrement je lui aurais cassé le bras. C'est à ce moment que cet excellent détective privé est intervenu. Il n'a eu qu'à la ligoter et à lui expliquer ce qui se passait

exactement. Mais ne vous en faites pas. Même si monsieur Beaulac n'avait pas été là, tout se serait passé de la même façon.

Le Manchot se tourna du côté de Perron et de Ladouceur.

– Voilà, messieurs, je vous la laisse. Vous pourrez dire à Bernier que c'est vous-mêmes qui l'avez capturée. Vous obtiendrez tout le crédit.

Une fois les deux détectives partis avec leur prisonnière, Michel ne put s'empêcher d'émettre son opinion.

– Moi, à votre place, j'en aurais profité pour faire de la publicité à notre agence. Votre client a été assassiné, cette affaire vous rapportera absolument rien. Vous êtes trop bon, torrieu ! Sans vous, cette femme serait encore en liberté.

Mais le Manchot avait un sourire sur les lèvres.

– Pauvre Michel, tu n'es pas d'affaires. Tous les hommes d'un certain âge, de l'âge d'Aubin, par exemple, possèdent de bonnes assurances-vie. Aujourd'hui, j'admets que les jeunes en prennent

moins ; mais autrefois, c'était différent. Si je sauve quelques milliers de dollars à une compagnie, ils n'hésiteront sûrement pas à me verser mon salaire. Enfin, tu oublies Grégoire Toupin. Tôt ou tard, il aurait pu être accusé de meurtre. Grâce à moi, il s'en tirera avec une légère condamnation. Je suis certain que Toupin ne refusera pas nos services, si je les lui offre. Après tout, notre agence possède un excellent avocat ; je lui en parlerai. Comme tu vois, Michel, il te faudra apprendre à exploiter tous les côtés rémunérateurs d'une affaire.

Et détournant la conversation, le Manchot demanda à Candy :

– Et toi, tu sortiras bientôt ?

– Sûrement demain. J'ai subi des examens. Je me sens en pleine forme.

Mais à ce moment, une jeune infirmière parut.

– Il y a un monsieur Dumont, ici ?

– Oui.

– Voulez-vous m'accompagner, s'il vous plaît ?

– Ce doit être Rita, fit le Manchot, elle attend toujours au bureau et sa journée est terminée depuis déjà un bon moment.

Il sortit en compagnie de la garde-malade.

– Qu’y a-t-il ?

– Le docteur Barrette a appris que vous étiez ici. Il veut que vous passiez à son bureau

– Pourquoi ?

– Ce doit être à propos des examens qu’il a fait subir à mademoiselle Varin.

– Il aurait pu monter à la chambre, grogna le Manchot.

– S’il a jugé à propos de vous faire venir à son bureau, c’est qu’il ne désire pas parler devant la malade.

Robert Dumont fronça les sourcils. Candy serait-elle plus malade qu’elle ne le croit ? Que révéleront les examens que lui a fait subir le médecin ? Candy pourra-t-elle reprendre son poste de détective ?

Ne manquez pas, le mois prochain, une autre aventure du Manchot, le seul roman policier québécois qui aura pour titre : « Le Manchot de Marseille ».

Cet ouvrage est le 419^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.